

**COMBAT CONTRE
LES DEMONS
A MÖTTLINGEN**

Johann Christoph BLUMHARDT

Editions

PAROLE DE VIE

BP 3

F - 30920 CODOGNAN

© 1989 VERLAG GOLDENE WORTE,
Stuttgart-Sillenbuch (RFA)

Titre original : BLUMHARDTS KAMPF

Traduit par Elke et Henri Viaud-Murat

Toute reproduction même partielle ne peut être faite
qu'avec l'accord écrit de l'Editeur français. Tous droits
de la traduction française réservés.

ISBN 2-9503150-4-6

Avant-Propos de J.C. Blumhardt

Aux membres du Consistoire du Royaume

En soumettant le présent mémoire aux très honorables autorités ecclésiastiques supérieures, je tiens à déclarer que jamais, jusqu'à présent, je ne me suis exprimé aussi hardiment et aussi librement sur mes expériences. Mes meilleurs amis portent sur moi des jugements très divers. Pourtant ce sont eux-mêmes qui m'ont placé dans la pénible situation d'observer à leur égard un silence complet, car ils semblaient craindre un danger si je parlais de ce sujet. D'autre part, je leur suis reconnaissant d'avoir tremblé pour moi durant tout ce combat. Aussi ai-je gardé secret jusqu'à présent l'essentiel du mystère, que j'aurais pu emporter dans ma tombe, et j'ai pu me sentir très libre quant à la rédaction de cette publication.

Il m'eût été facile de tout relater sans choquer un seul lecteur. Mais je ne pouvais m'y résoudre. Quoique craignant à chaque page d'agir avec imprudence et précipitation en relatant aussi crûment tous ces événements, j'entendais à chaque fois une voix intérieure qui me disait : « Vas-y, parle ! »

J'en prends le risque, et je le fais au Nom de Jésus le Vainqueur. Je considère que le fait d'être honnête en la matière est non seulement un devoir envers mes très honorées autorités ecclésiastiques, qui ont mérité cette totale franchise, mais aussi une obligation envers le Seigneur Jésus, à Qui seul appartient cette cause que je défends. M'exprimant ici pour la première fois sans

ambages, on comprendra mon désir de voir ces informations gardées comme étant de caractère privé, comme des secrets qu'un véritable ami confie à ses amis. Je n'en ai même pas conservé une copie lisible. Ce ne sera pas de sitôt que je me sentirai porté à en faire lecture à quelqu'un. Eviter, en attendant, la divulgation de ce rapport est un vœu qui mérite égard. J'en ai parlé de manière détaillée par deux fois seulement, tout en m'en tenant aux seuls aspects extérieurs : une fois à Calw, et l'autre fois à Vaihingen, devant des collègues en apparence amicaux, mais j'ai été échaudé, dans ce dernier lieu tout au moins. Par ailleurs, je ne crains pas que la lumière soit faite. Le présent rapport le prouve.

Que l'on daigne me pardonner une autre prière : que les honorables lecteurs veuillent bien lire l'ensemble à plusieurs reprises avant de porter un jugement. Quoiqu'il en soit, je me confie en Celui qui tient les cœurs en Sa puissance. Que l'on porte tel ou tel jugement, qu'importe ! Il me reste le soulagement d'avoir dit la vérité sans rien omettre, et cette inébranlable certitude que « Jésus est Vainqueur ! »

Préface

Le 16 Juillet 1805 naissait à Stuttgart Johann Christoph Blumhardt, de parents artisans, pauvres mais pieux. Il était destiné à occuper une place importante dans l'histoire de l'Eglise. Ses dons se développèrent très tôt. A trois ans, il fréquentait déjà l'école. Il poursuivit ses études au Lycée puis à l'Université. Après avoir accompli avec succès ses études de théologie, il devint vicaire de la paroisse de Dürrmenz, dans le Wurtemberg. Puis il enseigna à Bâle, à la Maison de la Mission. Il devint ensuite pasteur-adjoint à Iptingen. Le 31 Juillet 1838, il était nommé pasteur à Möttlingen, près de Calw, un village qui comptait alors 535 âmes. Ce fut là qu'il vécut les trois plus grands évènements de sa vie, qui sont devenus importants non seulement pour tout son ministère futur mais aussi, il en était certain, pour le Royaume de Dieu. Il appela le premier évènement « le combat ». Le second évènement, consécutif au premier, fut un mouvement de repentance et de reveil. Le troisième évènement, qui accompagna les deux précédents, fut le miracle continu de l'exaucement des prières et de la guérison des malades. Ce n'était pour lui rien d'autre que « l'expérience de la présence évidente du Seigneur Jésus », qui finalement lui faisait paraître « le miracle comme naturel ».

A la suite à ces évènements, on peut comprendre la formation et la transformation de sa personnalité, et expliquer qu'il soit devenu cet excellent pasteur,

prédicateur et écrivain. Quatorze ans plus tard exactement, le 31 juillet 1852, - il avait épousé le 4 septembre 1838 Doris Köllner - il déménageait avec sa famille à Bad Boll au pied de la SCHWAEBISCHEN ALB. N'ayant en sa possession que 400 florins, il y avait acheté une propriété d'une valeur de 25 000 florins, pour y poursuivre son ministère, particulièrement auprès de ceux qui souffraient et « pour lesquels il n'y avait plus d'espoir ». Tout comme à Möttlingen pendant presque 10 ans, un nombre encore bien plus grand d'hommes et de femmes de toute condition sociale affluèrent de toutes parts, même de très loin. Dans leur détresse intérieure et extérieure, ils venaient chercher auprès de lui la consolation, l'apaisement et l'aide dont ils avaient besoin, et il leur prodiguait conseil, enseignement et prière. Ils sentaient là battre un cœur de pasteur. En outre, cet homme béni du Seigneur était rempli, comme peu d'hommes l'ont été, de l'espérance en la venue prochaine du Royaume de Dieu et en la magnifique victoire de la compassion divine envers tous les peuples. Le 25 février 1880 il entra dans la joie de son maître, après avoir rassemblé ses dernières forces pour bénir son fils Christoph et l'avoir désigné comme son successeur et « comme vainqueur ».

Ce petit livre décrit le « combat » que nous avons mentionné plus haut. Il a été rédigé par Blumhardt lui-même. Il décrit principalement la maladie et la guérison de Gottliebin Dittus, née le 13 octobre 1815, fille des époux Dittus, véritables chrétiens résidant à Möttlingen. En automne 1841 la malade se confia pour la première fois à son pasteur. En avril 1842, celui-ci s'engagea dans un combat qui, selon sa ferme con-

viction, devait être mené contre les puissances des ténèbres et avec les seuls moyens de la foi, de la prière et du jeûne. Le 28 décembre 1843 la victoire était acquise. Contre la volonté de son auteur, le rapport confidentiel qu'il adressa aux autorités de l'Eglise du Wurtemberg se répandit dans le public, mais dans une version tellement déformée que l'auteur se sentit obligé de reprendre soigneusement le récit de toute l'histoire de cette maladie.

Il fit éditer la nouvelle version de ce récit, mais seulement en 100 exemplaires lithographiés. C'est l'un de ces exemplaires qui a été utilisé pour établir la présente édition. Il a été acquis par l'auteur de cette préface, avec l'accord de l'éditeur. La réédition est littérale. Les lecteurs seront reconnaissants envers l'éditeur pour l'opportunité de disposer d'une copie intégrale et authentique du rapport de Blumhardt, très certainement pour la première fois.

Est-ce toutefois conforme à la volonté de l'auteur ? Nous le pensons. Car, malgré son désir répété de ne pas diffuser ultérieurement son rapport, il fit une première concession en 1844, puis une seconde en 1850, en disant que ce n'était « pas encore » le moment. En fait, il avait lui-même annulé son intention initiale, ne serait-ce que par la diffusion des 100 exemplaires. C'est pour cette raison que son biographe Zündel ne doutait pas qu'il « aurait certainement donné son accord pour publier ses expériences, après sa mort, et pour en divulguer leur contenu essentiel ». D'autant plus qu'il « attribuait à ses expériences de combat spirituel une grande importance pour l'Eglise de Jésus-Christ », et même presque plus à la

fin de sa vie qu'auparavant. Cette importance devenait de plus en plus grande à ses yeux à mesure que le temps passait. Il est pleinement justifié que nous allions encore plus loin que Zündel, en divulguant le contenu intégral de ce rapport et non seulement « l'essentiel », pour la raison qu'il continue à être largement diffusé jusqu'à ce jour, avec de multiples divergences, à une seule exception près à ma connaissance. Nous croyons que notre devoir, envers la mémoire de cet homme de Dieu, nous impose de publier ce rapport, si important pour lui, dans la forme même où il l'avait initialement rédigé. On peut ainsi espérer que les autres versions incorrectes encore en circulation seront écartées, comme il l'avait lui-même souhaité.

Nous n'acceptons pas non plus une autre objection qui nous est faite, selon laquelle nous stimulerions le désir morbide actuel de se nourrir de choses mystérieuses et malsaines. Le rapport suivant est la preuve du contraire, car il est excessivement sobre et équilibré, confirmé par l'existence sanctifiée d'un homme qui s'est toute sa vie maintenu dans « la lumière, la vérité et l'honnêteté ». Notre but est au contraire de rendre service à beaucoup de ceux qui s'efforcent, notamment parmi les hommes de science, d'apporter des réponses aux questions qu'ils se posent à propos de ce domaine ténébreux. La science a fait de grands progrès au cours de ces dernières années dans l'exploration de ce domaine. On a aussi découvert que les médecins, les psychiatres et les pasteurs devraient collaborer. La science et la foi ne sont pas opposées l'une à l'autre. A partir des événements vécus par Blumhardt, il serait faux de vouloir exclure tout rapport entre le domaine surnaturel et

le domaine naturel, alors que lui-même s'est efforcé de les mettre en évidence. Ceux qui refuseraient d'admettre que notre monde soit pénétré par un autre monde auraient quitté le terrain biblique. Il est tout-à-fait possible que certaines révélations résultant des recherches récentes éclairent cet aspect de la vie de Blumhardt. De même, les événements vécus par Blumhardt peuvent expliquer un certain nombre d'énigmes non encore résolues à ce jour. Le présent livre pourra peut-être y contribuer. De toutes manières, nous y voyons comment une foi puissante permet de remporter la victoire. Que la bénédiction du Seigneur accompagne cet ouvrage !

Professeur W. KOLLER

Erlangen

CHAPITRE 1

Celle que l'on appelle Gottliebin est une jeune femme célibataire et sans fortune. Elle est âgée de 28 ans et habite depuis quatre ans à Möttlingen au rez-de-chaussée d'un logis médiocre, avec ses trois frères et sœurs, célibataires comme elle. Grâce à d'heureux talents et à une éducation fidèle reçue de parents chrétiens, elle acquit de bonnes connaissances, malgré un niveau scolaire inférieur. En outre, l'instruction qui lui fut donnée par mon prédécesseur, le pasteur Barth, demeurant actuellement à Calw, lui permit d'avoir dans son cœur de bonnes bases chrétiennes. Après avoir terminé ses études, elle fut tout d'abord attirée par le monde, tout en conservant toujours une excellente réputation. Elle fut placée comme dame de service en différents endroits, et elle laisse aujourd'hui encore un excellent souvenir de dévouement dans les maisons où elle fut employée, notamment à Weil-der-Stadt, où elle demeura pendant huit ans.

Au cours d'une certaine maladie des reins qui l'affligea pendant les années 1836 à 1838, sa vie chrétienne prit une tournure plus engagée et plus sérieuse. Cela se produisit juste avant mon entrée en fonctions ici, en Juillet 1838. De nombreux médecins réputés s'efforcèrent de la soigner, avec l'assistance du pasteur Barth et du vicaire Stotz. Elle demeura ensuite sur place et mena avec son frère et ses sœurs une existence calme et retirée. Elle était aimée et estimée en raison de ses bonnes dispositions chrétiennes. A

la suite de sa maladie, elle garda certains troubles dans son corps. Ces troubles se situaient pour la plupart dans la région de l'abdomen. Par exemple, elle ne pouvait plus uriner sans l'aide d'un instrument médical spécial. En outre, elle avait l'une de ses jambes plus courte que l'autre, l'une de ses côtes était plus haute, et elle avait des maux de foie. Tout cela résultait de sa maladie.

Déjà, en Février 1840, lorsqu'elle emménagea dans son logis actuel, Gottliebin (elle le racontera plus tard) crut sentir une influence particulière peser sur elle, comme si elle voyait et entendait des choses bizarres dans la maison. Son frère et ses sœurs ressentirent la même chose. Dès le premier jour, lorsqu'elle pria à table et dit : « Viens, Seigneur Jésus... », elle eut une attaque et tomba à terre sans connaissance. On entendait des coups fréquemment répétés, ainsi que des bruits de pas qui se traînaient dans la chambre, la salle de séjour et la cuisine. Ceci inquiétait bien souvent ses pauvres frère et sœurs, ainsi que les locataires du dessus, même si chacun s'abstenait de parler de quoi que ce soit. Gottliebin eut encore bien d'autres expériences étranges. Elle sentait aussi des forces, voyait des petites lumières, etc. On peut déduire de ses récits que les possessions ultérieures avaient déjà commencé à ce moment-là. Dès lors, elle manifesta dans son comportement quelque chose de repoussant et d'inexprimable, ce qui était très déplaisant. Mais tout le monde laissait ces événements se produire sans beaucoup se préoccuper de cette pauvre famille d'orphelins, et Gottliebin gardait soigneusement le silence sur ses expériences particulières. Cependant, à l'automne 1841, alors que les attaques et

les tourments nocturnes devenaient de plus en plus forts, elle vint me parler chez moi. Mais elle me parla de ses attaques en termes ordinaires, et je ne me rendis pas clairement compte de la situation. Je ne pus lui dire grand-chose de satisfaisant. Elle confessa pourtant librement certaines choses de sa vie passée, espérant que sa confession la libèrerait de ces attaques. De décembre 1841 à février 1842, elle fut gravement malade et dut garder le lit. Pendant toute cette maladie, je n'eus pas le désir de la visiter souvent, tant son comportement était peu attirant : elle tournait la tête lorsqu'elle me voyait, ne répondait pas à ma salutation lorsque je priais, ne voulait plus garder les mains jointes, n'accordait aucune attention à mes paroles, et semblait même parfois sans connaissance, ce qui n'était aucunement le cas avant et après ma visite. Je pensai alors qu'elle était entêtée, et qu'elle se complaisait dans sa propre justice et dans son orgueil spirituel. On commençait également à croire cela dans son entourage, et je préfèrai m'abstenir de venir la voir plutôt que de me livrer à toutes sortes de maladresses. Pendant ce temps, elle fut soignée avec dévouement par les médecins, et finalement elle se rétablit.

En avril 1842, j'appris pour la première fois quelque chose de plus précis à propos des bruits entendus dans la maison, lorsque deux membres de sa famille vinrent me demander conseil. Il n'était plus possible de garder le silence à propos de ces bruits, car ils étaient perçus par tout le voisinage. En particulier, Gottliebin apercevait alors une forme de femme portant un enfant mort entre ses bras. Cette femme était morte ici deux années auparavant. Sans donner

le nom de cette femme (elle ne le mentionna que plus tard), Gottliebin raconta prudemment que cette forme se tenait toujours debout à un certain endroit auprès de son lit, et qu'elle se déplaçait parfois dans sa direction en répétant souvent ces paroles : « Je tiens à ce qu'on me laisse tranquille, » ou bien : « Donne-moi un papier et je ne reviendrai plus, » etc. On me demanda alors si l'on avait le droit d'aller plus loin, et d'interroger cette forme. Mon conseil fut que Gottliebin ne devait pas se laisser entraîner dans une discussion avec l'apparition, d'autant plus que l'on ne savait pas dans quelle mesure exacte on pouvait se tromper soi-même. De toutes façons, il était certain que l'on pouvait commettre des erreurs et des bêtises terribles si l'on se laissait entraîner dans le monde des esprits. Je dis aussi que Gottliebin devait prier avec foi et sérieux, et que tout finirait ainsi par cesser progressivement.

A ma demande, une amie osa aller dormir chez elle, pour l'aider également à détourner son attention de ces choses. Les bruits de coups furent aussi entendus par cette amie. Guidées par un rayon de lumière, elles finirent par découvrir la moitié d'une grande feuille de papier couverte de suie, sous un lit près de la porte de la chambre. La feuille portait des inscriptions, mais elles étaient illisibles, en raison de la suie qui avait été appliquée. Près de là, elles trouvèrent trois thalers et plusieurs autres pièces de monnaie. Chaque pièce de monnaie était emballée dans du papier, qui était également couvert de suie à l'intérieur. Ce qui était écrit semblait être une formule, provenant probablement de quelque science occulte. A partir de ce moment-là, la maison resta calme pen-

dant environ 14 jours. Cependant, les coups recommencèrent à se faire entendre. Attirées par une lumière scintillante qui provenait de derrière le four, elles découvrirent divers objets enterrés à cet endroit. En effet, la terre se trouvait directement au-dessous du plancher. On découvrit une boîte contenant de petites boules, de la craie, du sel, des ossements, etc., ainsi que de petits papiers pliés à plusieurs angles. Ces papiers contenaient trois à quatre pièces de monnaie. Le tout était en grande partie couvert de suie. Tout ce que l'on put analyser, par exemple les poudres, fut analysé chimiquement par le médecin-chef et, plus tard, par le pharmacien de Calw. Tous deux cependant ne découvrirent rien de particulier. Par la suite, je brûlai toutes ces choses, pensant que cette curieuse affaire serait ainsi close, mais ce ne fut aucunement le cas.

Pendant ce temps, les coups devinrent tellement violents que tout le monde fut alarmé. Car on pouvait les entendre aussi bien de jour que de nuit, et souvent lorsque personne ne se trouvait dans la pièce. Cela effrayait même les passants dans la rue. Cela se manifestait le plus souvent lorsque Gottliebin était à l'intérieur ; les coups retentissaient devant et derrière elle, et même sur la table, qui était ébranlée avec force, ceci en présence d'autres personnes. Le médecin, le docteur Späth, de Merklingen, qui la soignait toujours, et qui était jusqu'ici le seul à qui elle avait confié certaines choses confidentielles, resta par deux fois toute la nuit dans la chambre, en même temps que d'autres curieux, et ce qu'il apprit surpassa ses espérances. L'affaire n'était plus seulement un sujet de conversation local dans le village, mais elle fit le

tour de la région, de sorte que même des voyageurs étaient attirés par la curiosité. Craignant un tel tumulte, je me décidai finalement à procéder à une observation nocturne, après m'être secrètement entendu avec le maître d'école, avec le fabricant de tapis Kraus Haar, homme compréhensif, objectif et craignant Dieu, et avec plusieurs conseillers municipaux, en tout six à huit personnes. Nous décidâmes de nous tenir toujours par groupes de deux à l'intérieur et autour de la maison. Nous nous présentâmes vers dix heures du soir. Nous n'étions pas attendus. Un jeune homme marié, Mose Stanger, nous avait précédés. C'était un parent de Gottlieb, un excellent chrétien, de la meilleure réputation, qui fut par la suite mon appui le plus fidèle. Dès mon entrée dans la salle de séjour, nous entendîmes deux coups épouvantables provenant de la chambre. En peu de temps, plusieurs autres coups se firent entendre, ainsi que des sons, et des bruits de toutes sortes. Ces bruits provenaient pour la plupart de la chambre, où Gottlieb était allongée sur le lit, toute habillée.

Ceux d'entre nous qui étaient au-dehors et à l'étage supérieur avaient tout entendu et, après un moment, ils se réunirent dans le logis de Gottlieb, persuadés que tout ce qu'ils entendaient provenait de là. Le tumulte sembla s'intensifier, surtout lorsque je demandai de chanter un cantique spirituel, après une courte prière. En trois heures, on entendit environ 25 coups à un certain endroit de la chambre. Ces coups étaient d'une telle intensité que la chaise faisait des bonds, que les vitres résonnaient, que du sable tombait du plafond, et que les villageois les plus éloignés pensèrent qu'il s'agissait d'un feu d'artifice. En outre,

d'autres sons plus ou moins violents furent entendus, ressemblant à un tambourinement de doigts, ou à des frappements plus ou moins réguliers, que l'on pouvait ressentir en plaçant sa main au-dessus des endroits concernés. Ces bruits provenaient pour la plupart de dessous le lit, sans que l'on puisse voir quoi que ce soit. Nous allumâmes et éteignîmes la lumière, ce qui ne changea rien. Cependant, les coups les plus forts se produisirent dans la chambre lorsque nous fûmes tous réunis dans la pièce. L'un de nous put reconnaître avec certitude l'endroit d'où provenaient les coups, au-dessous de la porte. Tout fut examiné avec la plus grande minutie, mais aucune cause ne put être découverte.

Vers une heure du matin, alors que nous étions tous présents, Gottlieb finit par m'appeler auprès d'elle et me demanda si elle pouvait demander à l'apparition qui elle était, car elle entendait déjà un bruit de pas traînants. Je ne le lui permis pas. Il y avait déjà eu trop de choses à examiner, et je ne voulais pas que l'on ajoute encore au mystère, en permettant qu'un aussi grand nombre de témoins assistent à présent à d'autres choses inexplicables. Je lui demandai donc de se lever et je mis fin à notre observation. Je veillai à ce que Gottlieb soit hébergée dans une autre maison. Puis nous quittâmes son logement. Son frère, qui était à moitié aveugle, aurait toutefois encore vu et entendu certaines choses après notre départ. Il était tout de même curieux que les bruits les plus forts aient justement été entendus au cours de cette nuit-là.

CHAPITRE 2

Le lendemain était un vendredi, et Gottlieb vint au culte ce jour-là. Une demi-heure après le culte, une foule de gens s'assemblèrent devant la maison, et un messager m'annonça qu'elle était tombée profondément évanouie, et près de mourir. Je me rendis en hâte auprès d'elle. Je la trouvai couchée sur le lit, tout-à-fait raide, la tête et les bras brûlants et tremblants. Elle semblait être en train d'étouffer. La pièce était comble, et un médecin voisin, appelé à la hâte, tentait de diverses manières de lui faire reprendre connaissance. Mais ce fut en vain, et il partit peu après en hochant la tête. Elle revint à elle après une demi-heure, et elle me dit faiblement qu'après le culte elle avait vu dans la pièce l'apparition de la femme portant l'enfant mort, et qu'elle avait aussitôt perdu connaissance.

L'après-midi, on fit fouiller la terre à l'endroit où les coups avaient été remarqués, après avoir ôté le plancher, qui n'était que posé sur la terre. Ceci fut fait par des hommes de confiance, en ma présence. Lorsque Mose Stangler toucha de sa main l'emplacement où l'on fouillait, on vit une petite flamme scintiller à cet endroit, et Mose retira brusquement sa main. On découvrit bientôt tout d'abord plusieurs petits papiers semblables à ceux qui ont été mentionnés précédemment, puis, à côté, de petites quantités de poudres, des paquets de pièces de monnaie, et enfin une casserole, fermée avec le fond d'une autre

casserole en guise de couvercle, et contenant de petits ossements mêlés à de la terre.

L'apparition à l'enfant mort avait déjà fait circuler une rumeur, prétendant que cette femme se serait rendue coupable du meurtre de son enfant, et que cet enfant pourrait bien être retrouvé dans le sol. Le fossoyeur, qui était présent, voulut en effet reconnaître les ossements, qui étaient même encore recouverts d'un peu de chair, et qui ressemblaient à de petites jambes d'enfant. Pour prévenir toute mauvaise surprise, j'emballai aussitôt tout ce qui avait été découvert, et me rendis à Calw, accompagné du maître d'école, pour consulter le médecin-chef, le docteur Kaiser. Nous lui racontâmes tout, sans rien cacher. Mais, après quelque temps, il nous déclara qu'il s'agissait de pattes d'oiseaux.

Ainsi, tout ce qui avait été découvert jusqu'ici laissait supposer que l'on avait pour le moins pratiqué une certaine forme de magie noire. Il en résultait que certains esprits de morts étaient à présent tourmentés. Comme j'allais l'apprendre, ce sont justement les oiseaux, et surtout les corbeaux, qui sont fréquemment utilisés par les gens superstitieux.

A présent, je tenais avant tout à étouffer définitivement tout scandale. Je fis héberger Gottlieb chez l'une de mes cousines puis, peu après, chez son cousin, le père de Mose, le conseiller municipal Johann Georg Stanger, qui était aussi son parrain. Il avait une nombreuse famille (à ce moment-là, quatre filles adultes et deux fils), animée d'un esprit chrétien et

d'une grande compassion, ainsi que de la plus grande discrétion.

Je demandai tout d'abord à Gottlieb de ne plus remettre les pieds dans sa propre maison, et elle n'y retourna qu'au milieu de l'année suivante. Il ne fallait plus que l'on accorde une importance particulière à cette affaire. J'avais l'intention de visiter de temps à autre Gottlieb, accompagné du maître d'école et de quelques autres hommes compréhensifs, pour voir ce qui se passerait. J'éprouvais une horreur particulière pour ces apparitions de somnambulisme, qui étaient une cause si fréquente de scandales fâcheux, et qui n'apportaient jusqu'ici que si peu de bien. Et comme il était vrai que nous nous trouvions en présence d'un domaine rempli de mystères et de dangers, je dus recommander toute cette affaire au Seigneur dans mes prières personnelles. Je Lui demandai de me préserver, ainsi que tous les autres, de la tentation de nous engager sur des voies fausses ou erronées. Par la suite, lorsque l'affaire devint plus sérieuse, j'organisai dans ma chambre des réunions spéciales de prière avec le maître d'école et Mose. Je puis dire qu'en agissant ainsi nous pûmes garder notre impartialité, ce qui était notre unique garantie d'aboutir à une issue heureuse.

Plusieurs semaines passèrent avant que les rumeurs cessent dans la région. Beaucoup d'étrangers venaient visiter la maison. Certains voulurent même y passer la nuit pour être convaincus de la véracité des bruits. Cependant la maison fut soigneusement gardée, d'autant plus facilement que le garde-champêtre habitait en face. Et je refusai très énergique-

ment d'accorder la permission de passer plusieurs heures de la nuit dans la chambre, notamment à trois curés catholiques du voisinage qui m'en firent la demande. Tout devint plus calme, et les habitants du village n'eurent pas connaissance des évènements ultérieurs. Ceux-ci avaient cependant remarqué que tout n'était pas encore réglé. De temps en temps, mais rarement, car les gens avaient peur, plusieurs personnes guettaient devant la maison, me prenant parfois en pitié. Mais elles n'avaient pas des évènements une idée précise et cohérente.

Les bruits ne cessèrent définitivement dans la maison qu'au début de l'année 1844. Ils atteignaient une violence particulière lors des journées mensuelles de prière et de pénitence de notre église. On aperçut encore diverses apparitions, ainsi que de petites lumières qui se déplaçaient le long des murs. Mais je ne les ai jamais aperçues moi-même ; aussi je ne me prononce pas là-dessus.

CHAPITRE 3

La nuit d'observation décrite plus haut s'était passée le 3 Juin 1842. Peu de temps après, j'appris que les bruits continuaient à être entendus autour de Gottliebin, dans la nouvelle maison où elle était installée. Chaque fois qu'ils se faisaient entendre, peu après, elle entraînait régulièrement dans de fortes convulsions. Celles-ci se firent de plus en plus violentes et prolongées, à tel point qu'elle n'avait souvent que cinq minutes pour récupérer entre deux crises. Je m'occupai d'elle en vue d'une cure d'âme. Elle m'expliqua qu'il y avait quelque chose devant ses yeux qui la rendait toute raide. Et lorsque je priai avec elle, elle tomba sans connaissance sur son lit. J'assistai un jour à ses convulsions, alors que le médecin était aussi présent. Tout son corps tremblait, et chaque muscle de sa tête et de ses bras était violemment agité, bien que le reste de son corps fût droit et raide. Et il s'échappait souvent de l'écume de sa bouche. Elle était déjà allongée ainsi depuis plusieurs heures, et le médecin, qui n'avait jamais assisté à une chose semblable, restait perplexe. Elle reprit pourtant brusquement ses esprits, et put se mettre debout et boire de l'eau. On pouvait à peine croire qu'elle était la même personne. Cela dura encore plusieurs jours. Un dimanche soir, je revins chez elle alors que plusieurs amies étaient présentes, et je regardai en silence ces terribles convulsions. Je m'assis à quelque distance. Elle se tordit les bras, pencha la tête de côté, et redressa son corps. De l'écume sortit à nouveau de sa bouche. En considérant tout ce qui s'était produit

jusqu'ici, je me rendais compte qu'il se passait quelque chose de démoniaque. Et je souffrais de voir qu'il n'y avait aucun moyen ni conseil pour combattre une chose aussi horrible. A cette pensée, je fus saisi d'une sorte de rage. Je me précipitai en avant, saisis ses mains raides, et les joignis comme pour la prière. Puis, alors qu'elle était inconsciente, je lui criai son nom dans l'oreille d'une voix forte, en disant : « Joins tes mains et prie : « Seigneur Jésus, aide-moi ! » Nous avons assez contemplé les œuvres du diable. Maintenant, nous voudrions voir ce que Jésus sait faire ! »

Quelques instants après, elle reprit connaissance, répéta les mots de la prière, et toutes ses convulsions cessèrent, au grand étonnement des assistants. Ce fut le moment décisif qui me conduisit irrésistiblement à une action directe dans cette affaire. Auparavant, je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il fallait faire. Mais à cette occasion, je fus guidé par une impulsion directe. J'en garde encore un vif souvenir, et c'est justement cela qui me persuada que ce ne fut pas par présomption ou choix personnel que je pus entreprendre ces actions, sans jamais imaginer quels allaient en être les effets horribles.

Lorsqu'elle fut de nouveau revenue à elle, je lui redonnai courage et prononçai encore une courte prière. Je laissai en partant des instructions, pour que l'on me rappelle si les convulsions reprenaient. Ce même jour, à 10 heures du soir, un messenger vint en hâte me dire qu'elle avait passé une soirée calme, mais qu'en ce moment même les convulsions l'avaient reprise, plus fortes que jamais. Quand j'arrivai chez elle, la personne qui la gardait semblait sur le point

de s'évanouir, tant ce qu'elle voyait était à la limite du supportable. J'essayai aussitôt de procéder comme la fois précédente, et j'obtins en quelques instants le même succès. Cependant, comme je prenais congé, elle tomba de nouveau subitement en arrière sur son lit. Aussitôt, bien qu'elle en fût à peine capable, je lui demandai de crier : « Seigneur Jésus, aide-moi ! » Elle retrouva ainsi ses esprits, sans que ses convulsions reprennent. Pourtant, cela recommençait à chaque moment, et cela dura jusqu'à environ trois heures du matin. Elle finit par s'écrier : « Maintenant, je suis tout-à-fait bien ! » Elle resta ensuite tranquille pendant le restant de la nuit, et toute la journée suivante, jusqu'à environ neuf heures du soir. A ce moment-là, les convulsions la reprirent.

Cette fois, comme presque toujours par la suite, je restai plusieurs heures chez elle, accompagné du maître d'école et de Mose Stanger. Il était déjà évident que quelque chose d'hostile en elle se dressait contre moi. Ses yeux brillèrent et s'agrandirent, elle prit une expression affreuse, pleine de colère et de fureur, se saisit les mains et fit des gestes menaçants à mon encontre. Elle ouvrait les mains à proximité de mes yeux, comme si elle voulait les arracher d'un geste vif, etc. Dans tout cela, je demeurai ferme et inébranlable. Je faisais de courtes prières, le plus souvent d'après des passages bibliques. Je ne faisais aucun cas des menaces, qui restèrent ainsi sans effet et ne me touchèrent pas, même lorsqu'elles étaient prononcées avec la plus grande violence. Tout se termina finalement lorsqu'elle se frappa plusieurs fois les bras sur le lit avec violence, comme si une puissance spirituelle s'écoulait par l'extrémité de ses doigts. Elle

crut encore voir devant elle toutes sortes d'apparitions, qui ne s'évanouirent que peu à peu.

Cela se reproduisit encore plusieurs fois, avec des interruptions de un à trois jours. Puis ces sortes de convulsions cessèrent complètement.

J'avais déjà repris bon espoir, lorsque j'appris que l'on entendait à nouveau autour de Gottliebin des bruits divers, comme si l'on tambourinait avec les doigts. Elle avait alors brusquement reçu un coup sur la poitrine et était tombée en arrière. Elle aurait également revu la même apparition féminine qu'elle avait vue dans son propre logis. Selon ses affirmations, il s'agissait d'une veuve, décédée deux ans auparavant, qui n'avait laissé aucune parenté, sauf deux sœurs, également décédées entre-temps. Cette veuve avait éprouvé de violents remords de conscience sur son lit de mort.

Lorsque j'arrivai, avec mes compagnons habituels (car je n'aurais jamais voulu venir sans certains témoins oculaires et auriculaires), je commençai aussitôt à entendre réellement des bruits bizarres. Gottliebin était allongée sur le lit, pleinement consciente et ne ressentant aucun mal. Tout-à-coup, ce fut comme si quelque chose avait pénétré en elle, et tout son corps se mit en mouvement. Je fis alors une courte prière, et mentionnai le nom de Jésus. Elle se mit aussitôt à rouler les yeux et dénoua ses mains. Une voix se fit entendre. Mais on comprit tout de suite qu'il s'agissait d'une voix étrangère, non seulement à cause de la tonalité, mais aussi de l'expression et de la forme du langage. La voix s'écria : « Je ne peux pas entendre ce nom ! » Tous furent saisis d'horreur. Je

n'avais encore jamais entendu quelque chose de semblable et je priai en silence le Seigneur, pour qu'Il veuille bien me donner de la sagesse et de la prudence, et me préserver d'une curiosité prématurée. J'osai enfin poser quelques questions, avec la ferme intention de me maintenir strictement à l'essentiel, et de ne pas dépasser certaines limites. Je commençai par ce qui concernait cette femme, et dis : « N'as-tu donc pas la paix dans la tombe ? » - « Non ! » - « Pourquoi ? » - « C'est le salaire de mes actes. » - « N'as-tu donc pas confessé tous tes péchés ? » continuai-je, en pensant en moi-même reconnaître l'identité de cette femme. « Non ! J'ai assassiné deux enfants et je les ai enterrés dans un champ ! » - « N'y a-t-il personne pour t'aider ? Ne peux-tu pas prier ? » - « Non, je ne peux pas prier. » - « Ne connais-tu pas Jésus, qui pardonne les péchés ? » - « Je ne peux pas entendre ce nom ! » - « Es-tu seule ? » - « Non. » - « Qui donc est avec toi ? » - La voix hésita, puis répondit brusquement : « Celui qui est le pire de tous ! »

La conversation continua ainsi un moment, puis celle qui parlait s'accusa également de magie. A cause de cela elle serait liée au diable. Ensuite elle dit qu'elle était déjà sortie sept fois, mais que maintenant elle ne partirait plus. Je lui demandai si je pouvais prier pour elle. Elle ne me le permit qu'après un moment de réflexion. Je lui fis ensuite comprendre qu'elle ne pouvait plus demeurer dans le corps de Gottlieb. Elle sembla supplier humblement puis se mit à bouder. Cependant, je lui ordonnai d'une voix ferme de sortir, bien que je ne le fis pas au Nom de Jésus, car je ne l'osai pas. Ensuite, la scène changea rapidement : Gottlieb rabattit rapidement ses mains sur le lit. La possession semblait terminée.

Quelques jours plus tard, la possession apparente recommença, mais je ne me laissai plus entraîner dans une conversation. De cette manière, ce fut bientôt comme si trois, puis sept, puis quatorze démons furent expulsés. A chaque fois le visage de Gottlieb changea, prenant une expression menaçante à mon égard.

Des paroles menaçantes me furent adressées, mais je n'en tins pas compte. Les personnes présentes, et même le maire, reçurent quelques coups et coups de poings, mais rien ne fut osé contre moi. Les démons avaient remarqué qu'en tant que pasteur, je ne pouvais pas être l'objet de leurs attaques autant qu'il l'auraient voulu. De temps en temps, Gottlieb s'arrachait les cheveux avec colère, se frappait la poitrine, se jetait la tête contre les murs et cherchait à se blesser de différentes manières. Mais, par quelques simples paroles d'autorité, je parvins à maîtriser chaque mouvement, jusqu'à ce qu'elle restât tranquille. Puis l'ordre d'expulsion fut également exécuté.

Par la suite, il sembla que ces scènes devenaient de plus en plus terribles, comme si mon intervention ne faisait qu'empirer les choses. Je ne peux trouver les mots adéquats pour décrire mes souffrances spirituelles et morales pendant ces moments. Ma hâte de voir cette affaire terminée devint de plus en plus grande. Malgré le fait qu'à chaque fois je pouvais m'en aller satisfait, voyant que les puissances démoniaques avaient dû céder et que Gottlieb était à chaque fois tout à fait bien, les puissances des ténèbres semblaient cependant toujours se fortifier à nouveau. Elles tentaient de me perdre dans un grand labyrinthe et de causer du dommage à ma personne et à

mon ministère. Tous mes amis me conseillèrent de ne plus m'occuper de ce cas. Mais je dus penser avec effroi à ce que deviendrait Gottliebin si je l'abandonnais. En outre, on ne manquerait pas de m'accuser si tout cela tournait mal. Je me sentais pris dans un filet, et je ne pouvais pas m'en sortir et abdiquer, sans danger pour moi et pour d'autres personnes. De plus, j'eus honte de moi-même, devant mon Seigneur, auquel j'adressais tant de prières, dans lequel j'avais placé une telle confiance, et qui m'avait en outre donné tant de preuves de Son secours. J'avoue donc franchement que j'eus honte de céder au diable. « Qui est le Seigneur ? », ai-je dû me demander souvent. Dans la confiance en celui qui est le Seigneur, une voix résonnait sans cesse au dedans de moi : « Va de l'avant ! » Le but devait être atteint, même s'il fallait descendre au plus bas, sinon Jésus n'aurait pas écrasé la tête du serpent.

Après ces 14 premiers démons, le nombre des démons expulsés augmenta rapidement, pour atteindre le chiffre de 175, puis de 425. Il m'est impossible de donner une description détaillée des diverses séances, qui se succédèrent d'une manière trop rapide et variée pour que je puisse en garder les détails en mémoire avec exactitude. Ce dernier combat terminé, il y eut un répit de quelques jours. Pourtant, selon les affirmations de Gottliebin, il y avait beaucoup d'êtres autour d'elle pendant la nuit. La personne qui la gardait aurait même aperçu plusieurs de ces êtres à ce moment-là. Il arriva aussi qu'une nuit Gottliebin se sentit saisie à la gorge par une main brûlante, qui laissa aussitôt de larges plaies semblables à des brûlures. Le temps que sa tante, qui la gardait, allume la lumière, des plaques étaient déjà apparues tout

autour de la gorge, et le médecin qui vint le lendemain s'en étonna beaucoup. La gorge ne guérit que quelques semaines plus tard.

En outre, de jour comme de nuit, elle recevait des coups sur le côté ou sur la tête, de telle sorte qu'elle fit des chutes, dans la rue, dans l'escalier ou ailleurs, ce qui lui provoqua des hématomes ou d'autres blessures.

La nuit la plus difficile que je connus fut celle du 25 juillet 1842. Je luttai de 8h du soir à 4h du matin, comme jamais auparavant, et sans avoir réellement obtenu satisfaction. Je dus la quitter parce que j'avais prévu d'amener les enfants à une fête à Kornthal. Quand je rentrai, le soir, on m'apprit qu'elle était en plein délire, et qu'on pouvait la considérer comme presque totalement hors de sens. Tous ceux qui la voyaient se lamentaient. Elle se frappait la poitrine, s'arrachait les cheveux, se tordait comme un ver et semblait être une personne totalement éperdue.

Je ne la visitai que le lendemain matin à 8h, après avoir, au cours de mes lectures bibliques quotidiennes, lu ces paroles curieuses dans le livre « JESUS SIRACH », au chapitre 2, et ceci non sans larmes, ni sans un cœur brisé :

« Mon enfant, si tu veux être serviteur de Dieu, prépare-toi pour le combat. Tiens bon, éprouve-toi et ne chancelle point lorsque la tentation veut t'éloigner. Espère en Dieu, et ne t'écarte pas du chemin, pour que tu te fortifies de plus en plus. Supporte tout ce qui t'arrive et sois patient au milieu de la détresse. Car, comme l'or est éprouvé par le feu, ainsi, ceux

qui plaisent à Dieu sont éprouvés par le feu de la détresse. Aie confiance en Dieu, et Il t'aidera. Marche dans la justice et espère en Lui. Vous qui craignez le Seigneur, espérez en Lui, et Il vous comblera toujours de grâce et de consolation. Vous qui craignez le Seigneur, espérez en Sa grâce, et ne vous retirez pas, afin que vous ne périissiez point. »

Fortifié par ces mots, je revins auprès de celle qui était dans la souffrance. Jusqu'à environ 11h, tout sembla se passer bien. Toutefois, je dus revenir l'après-midi, et restai sans interruption jusqu'à 7h du soir. Brusquement, les démons commencèrent à sortir par sa bouche. Pendant un quart d'heure, elle resta allongée comme morte. J'avais dû me saisir de toute ma foi, jusqu'à ce qu'elle recommence à respirer, tandis que j'entendais crier des gens dans la rue : « Maintenant, elle est morte ! » Après quelques mouvements violents du thorax, elle ouvrit ensuite la bouche toute grande, et ce fut comme si elle vomissait un démon après l'autre. Cela se fit par groupes de 12, 14 ou 28 à la fois. Il sembla qu'il en sortit ainsi des milliers, sans qu'un seul mot ne soit prononcé ni par moi ni par les démons. Ceux-ci lançaient seulement des regards courroucés lorsqu'un nouveau groupe sortait.

Lorsque ceci fut enfin terminé, il nous sembla que nous avions franchi une nouvelle étape importante. Pendant plusieurs semaines, il ne se passa rien de spécial, et Gottlieb put se déplacer où elle voulut. Je fus réjoui à ce moment-là. Mais jamais je n'aurais imaginé ce qui allait se passer par la suite.

CHAPITRE 4

Après quelque temps de repos, Gottlieb revint me voir, pâle et défigurée, se lamentant à propos de quelque chose qu'elle m'avait caché jusque là par timidité. Elle ne pouvait se taire plus longtemps. Elle hésita encore un moment, et l'angoisse me saisit, jusqu'à ce qu'elle commence à raconter que, depuis deux ans déjà, tous les mercredis et vendredis, elle était tourmentée par des êtres semblables à des fantômes. Ces êtres provoquaient en elle des saignements douloureux et abondants. Ces tourments se prolongeaient d'habitude pendant 3 heures, et elle avait enduré d'incroyables souffrances. Elle avait parlé au médecin de ses saignements, et il avait utilisé divers moyens médicaux sans pouvoir la guérir. Ces tourments avaient cessé le jour où j'avais commencé à m'occuper sérieusement d'elle mais, depuis les 25 et 26 juillet 1842, jours des derniers combats précédents, ils avaient recommencé. Pendant tout ce temps, elle avait dû prendre le lit, saisie d'effroi. Lorsque cela se produisait, elle était incapable de faire un mouvement. Elle me dit que si cette plaie ne cessait point, elle préférerait mourir. Il ne fit aucun doute qu'à ce moment-là elle fut chaque jour plus marquée physiquement.

Bien entendu, cette affaire m'angoissa beaucoup, car je n'avais jamais entendu parler de choses semblables. Je me rappelais seulement la description des croûtes laissées par les vampires, dans les récits pleins d'horreurs et d'aventures écrits par des poètes à l'ima-

gination débordante. Plus tard, on m'avait raconté beaucoup d'histoires de toutes sortes, qui circulaient parmi le peuple. Dans ces histoires, il arrivait par exemple de temps à autre que des enfants soient affligés de plaies semblables, causées par de méchantes gens, c'est-à-dire par des sorciers.

Avant tout, il me fallut un bon moment pour me concentrer, et pour arriver à la triste constatation que les ténèbres avaient acquis une semblable puissance sur les hommes. Puis, il me vint la pensée suivante : « Maintenant, c'en est fini de toi : tu t'engages dans la magie et la sorcellerie. Et que veux-tu faire contre ces puissances ? » Cependant, me trouvant en présence de cette femme éplorée, je frissonnai devant l'idée que de telles ténèbres puissent exister, et devant l'impossibilité de trouver de l'aide. Je me souvins qu'il existait des gens qui utilisaient des sciences occultes pour chasser toutes sortes de maux démoniaques, et qui employaient divers moyens, auxquels se soumettaient riches et pauvres, de plus en plus inconditionnellement. Fallait-il peut-être que je m'intéresse à de telles choses ? Cela voulait dire, comme j'en étais persuadé depuis longtemps, qu'il fallait utiliser des démons pour chasser des démons. Je me souvins aussitôt d'un avertissement que j'avais déjà reçu, alors que je m'apprêtais à fixer le Nom de Jésus à la porte de la maison de Gottlieb, ou à essayer quelque chose de semblable, parce que j'étais souvent à court d'inspiration. Un matin, alors que j'avais de telles pensées, je lis le verset du jour choisi par notre Assemblée de frères. Ce verset était le suivant : « Etes-vous tellement dépourvus de sens ? Après avoir commencé par l'Esprit voulez-vous maintenant finir par la

chair ? » (Galates 3 : 3). Je compris le conseil. Dieu soit loué, qui m'a permis de toujours m'en tenir aux armes véritables de la prière et de la Parole de Dieu !

Comme un éclair, l'idée me vint que la prière faite avec foi devait agir contre n'importe quelle puissance satanique. Que ferions-nous donc, pauvres humains, si nous ne pouvions implorer de l'aide d'En-haut ? Si Satan mène le jeu, est-ce bien de le laisser agir ainsi ? Ne peut-il pas être piétiné, par la foi dans le Dieu Véritable ? Si Jésus est venu pour détruire les œuvres du diable, ne faut-il pas retenir cela comme une vérité par excellence ici-bas ? Si la magie et la sorcellerie existent, n'est-ce pas un péché que de leur laisser libre jeu, lorsqu'une occasion se présente de leur tenir tête sérieusement ?

Ayant de telles pensées, je m'engageai dans la foi en la puissance de la prière, même pour cette affaire, où je ne disposais d'aucun autre conseil. Je criai à Gottlieb : « Nous allons prier, quoi qu'il arrive. Nous allons essayer. Du moins n'avons-nous rien à perdre avec la prière. Presqu'à chaque page, l'Écriture nous parle de la prière et de l'exaucement de la prière. Le Seigneur fera ce qu'Il promet ! » Je la quittai donc en l'assurant que je pensais à elle, et en lui demandant de me tenir au courant.

Le lendemain était déjà le vendredi redouté. Ce soir-là, le premier orage éclata après une sécheresse de plusieurs mois, et ce fut pour moi un jour inoubliable. Lorsque la malade franchit la porte de la maison de son cousin, vers 6h du soir, ces « formes » l'attaquèrent, selon ses propres termes, et elle subit de

fortes pertes de sang. Elle retourna à la hâte chez elle pour se changer. Et là, alors qu'elle était assise sur une chaise, elle sentit qu'on lui faisait sans cesse avaler quelque chose, qui la mettait complètement hors d'elle-même après quelques instants. Elle arpenta furieusement les deux pièces, demandant agressivement un couteau, que ses frères et sœurs effrayés lui empêchèrent de se procurer. Ensuite, elle courut à la hâte vers un marchepied et sauta sur la corniche de la fenêtre. Elle était déjà entièrement à l'extérieur, ne se retenant que par une main, lorsque le premier éclair de l'orage l'effraya et lui fit reprendre ses sens. Elle reprit connaissance et s'écria : « Mon Dieu ! Je ne veux pas de cela ! » L'éclair passa, et son délire revint. Elle saisit une corde, dont aujourd'hui encore on ne peut s'expliquer l'origine, et la noua artistement autour des poutres de la balustrade. Le nœud se laissait facilement tirer. Elle avait la tête presque entièrement engagée dans le nœud lorsqu'un second éclair frappa ses yeux à l'extérieur de la fenêtre, et elle reprit connaissance comme la première fois.

Le lendemain, elle versa des torrents de larmes lorsqu'elle aperçut la corde fixée à la poutre. Elle aurait été incapable de la nouer aussi artistement dans son état normal.

Elle resta ensuite à peine consciente, et se traîna sur la courte distance qui la séparait de la maison de son cousin, épuisée à l'extrême par ses continuelles hémorragies. Tout ce qu'elle put faire fut monter les escaliers qui conduisaient à la chambre haute où elle dormait à cette époque, et elle tomba sans connaissance sur le lit. Ce fut à ce moment-là qu'on alla m'ap-

peler, alors que l'orage avait déjà éclaté, vers 8 heures du soir. Je la trouvai nageant complètement dans son sang, qui imbibait tous ses vêtements sur sa poitrine. Aux premières paroles de consolation que je lui adressai, elle s'éveilla un peu et s'écria : « Oh ! ces êtres ! » - « Est-ce que tu les vois ? » lui demandai-je. En guise de réponse, elle poussa des gémissements lamentables. Alors je commençai à prier avec ferveur, pendant que le tonnerre se faisait entendre à l'extérieur. Je ne me rappelle plus ce que je dis. Pourtant, un quart d'heure plus tard, l'effet fut si décisif qu'elle s'écria ; « A présent ils sont partis ! » Bientôt elle revint tout-à-fait à elle, et je m'éloignai quelques instants, jusqu'à ce qu'elle eût complètement repris son comportement habituel. Nous éclatâmes tous ensemble en prières et en louanges, lorsque nous la trouvâmes assise sur son lit, complètement transformée. A partir de ce jour, les tourments précédents cessèrent. Elle ne revit plus que rarement des êtres qui faisaient mine de vouloir pénétrer en elle de force, sans résultat cependant. Puis cela cessa également. Quoiqu'il en fût, nous avons trouvé le remède.

Cette nuit-là, cependant, le travail n'était pas terminé, loin de là. Nous étions encore debout, chantant des louanges, lorsque la malade tomba en arrière, comme toujours lors des attaques démoniaques. Elle prononça des paroles menaçantes et pleines de colère, mais je parvins tout de même à lui ordonner facilement de se taire. Puis elle sembla reprendre connaissance. « Vous pouvez partir maintenant, » me dit-elle.

« Puis-je encore rester tranquillement ? » répliquai-je. « Pourquoi pas, » répondit-elle, « n'avez-vous donc encore aucune confiance ? » - « Eh bien, non, je n'ai aucune confiance en toi, » dis-je en reposant mon chapeau et ma canne. Puis, pendant que je faisais une courte prière, un rire moqueur éclata, et une voix me dit : « Tu as eu raison de ne pas t'en aller, tu aurais absolument tout perdu. » Je ne fis guère attention à ce qui fut dit, et procédai de la manière habituelle. Soudain, la colère et la mauvaise humeur des démons éclatèrent dans toute leur force, et l'on put entendre une multitude de phrases, pour la plupart prononcées d'une voix pleurnicheuse et gémissante, comme par exemple :

« A présent, tout est perdu ! Tu nous déranges complètement ! Toute notre union est en train d'être détruite ! Tout est fini ! Tout sombre dans la confusion ! C'est de ta faute, avec tes éternelles prières ! Et tu arrives encore à nous chasser ! Malheur ! Malheur ! Tout est perdu ! Nous sommes 1.067, et ceux qui sont vivants sont aussi nombreux ! »

A propos de ceux qui étaient vivants, la voix dit :

« Mais il faudrait les avertir ! Malheur à eux, malheur, ils sont perdus ! » A ce moment-là, je l'interrompis : « Ceux qui sont vivants peuvent encore se convertir. Dieu est capable de les sauver ! Pensez plutôt à vous ! »

Alors une voix forte me donna cette réponse : « Ils se sont engagés avec du sang. » - « Envers qui se sont-ils engagés ? » - « Envers le diable, envers le diable ! »

Par la suite, j'entendis souvent parler de ces pactes scellés par le sang, ainsi que la phrase suivante : « Ils ont abjuré Dieu, ils sont perdus pour l'éternité ! »

C'était comme si des personnes qui avaient signé de tels pactes ne pouvaient plus se convertir ni être sauvées. Pourtant, ils semblaient dire cela à propos d'eux-mêmes, qui étaient décédés.

Pour le moment, les démons manifestaient leur désespoir, car la route de l'abîme leur semblait assurée. Les rugissements des démons, les éclairs qui jaillissaient, les grondements du tonnerre, le bruit de l'averse, le sérieux des personnes présentes, et les prières que je prononçais, à la suite desquelles les démons étaient expulsés de la manière décrite plus haut, tout cela formait un tableau que personne n'aurait pu imaginer en réalité.

Cependant, quelques heures après, tout se calma, et je quittai la malade plus joyeux que jamais. J'avais déjà pu suffisamment me convaincre que le combat que je menais était tout-à-fait particulier. L'importance de ce combat, qui m'apparaissait déjà clairement, allait se préciser bien davantage par la suite. D'ailleurs, lorsque les démons s'écrièrent, en particulier : « Personne au monde ne nous aurait chassés ! Ce n'est que toi qui l'as obtenu, par tes éternelles prières et ta persévérance, » je n'en compris pas tout-à-fait la raison. Quelqu'un d'autre ne se serait pas engagé aussi résolument que moi dans ce combat. En tout cas, pas ceux qui voulurent m'accuser d'être orgueilleux et imbu de ma personne. Je suis assez honnête pour rapporter aussi de telles phrases.

CHAPITRE 5

Ce qui vient d'être décrit se passait en Août 1842. Mais déjà, au cours des jours suivants, il apparut que la malade n'était absolument pas entièrement délivrée. Bien entendu, le temps me semblait long maintenant, d'autant plus que je fus souvent dans un embarras extrême, en raison de certains autres engagements que j'avais pris en plus de mes occupations normales. Un cher ami, résidant dans le voisinage, et auquel j'eus à ce moment l'occasion et le courage de décrire ma situation difficile, attira enfin mon attention sur les paroles du Seigneur : « Cette sorte de démons ne sort que par la prière et par le jeûne. » Après plus de réflexion, je conclus qu'il fallait accorder au jeûne plus d'importance qu'on lui accorde d'habitude. Si le fait de jeûner prouve véritablement à Dieu que l'objet de la prière est un besoin réel et urgent pour celui qui prie, si ce jeûne renforce l'intention et la puissance de la prière au plus haut degré, et s'il représente même une prière continuelle sans paroles, alors je pus croire qu'il ne serait pas sans effets, d'autant plus que, dans mon cas, je disposais d'une parole expresse du Seigneur.

Je l'essayai, sans rien dire à personne, et je dois avouer que cela rendit les combats suivants considérablement plus faciles. J'y gagnai surtout en ceci que je pus parler d'une manière beaucoup plus calme, décisive et ferme, et que je n'eus plus besoin de rester aussi longtemps. Je sentis que, même sans être présent, je pouvais déjà exercer une influence consi-

dérable et, lorsque j'arrivais, je constatais souvent des résultats importants en peu d'instant. Ceci fut notamment le cas après les incidents du mois d'août, alors que la malade sentait assurément en elle la présence d'un démon de la pire espèce. Elle était souvent allongée comme morte, c'est-à-dire avec la respiration coupée. Elle était piquée et poussée de l'intérieur de son corps de diverses manières. Parfois, elle était aussi paralysée, de telle sorte qu'elle ne pouvait plus bouger un seul de ses membres. En outre, elle était extrêmement grincheuse et désagréable, spécialement lors de mes visites. Le pire fut pourtant lorsque le sang fut à nouveau pressé de l'intérieur vers l'extérieur, au travers de sa peau, comme si quelqu'un employait un instrument piquant. Et les hémorragies recommencèrent, bien que la cause fût différente de celle des hémorragies précédentes.

Je jeûnai, mais trouvai que les circonstances présentes étaient les pires. Cependant, par la prière, les hémorragies furent aussitôt calmées. Mais le démon parlait au dedans d'elle avec tant d'obstination et de mépris, et d'une manière tellement blasphématoire, que je me tins tout calme, me confiant en la force tranquille de la prière, et me préparant à partir. Alors, les démons voulurent à nouveau me retenir, mais visiblement pour se moquer de moi. C'est pour cette raison que je partis, malgré un déchaînement de rage, et je ne me laissai plus convaincre de la visiter, même lorsqu'on vint me chercher parce que l'on craignait pour la vie de la malade. En effet, la nuit suivante, le démon fit éclater toute sa puissance et, le troisième jour, il disparut presque sans mot dire, en ma présence, d'une manière telle que la gorge de Gottlieb

fut gravement brûlée à l'intérieur, ce qui lui occasionna des maux et des douleurs pendant longtemps.

CHAPITRE 6

Il ne m'est pas possible de donner un récit cohérent des évènements survenus jusqu'en février 1843. Je me rappelle seulement que je fus constamment dans la peine et le souci, quoique toujours debout, dans l'espoir que surviendrait enfin le dénouement. J'ajoute ici quelques craintes, quoique l'on m'eût conseillé d'être prudent.

Il m'apparut de plus en plus qu'il s'était produit un grand changement dans les esprits qui se manifestèrent. Ceux qui étaient revenus assez souvent jusqu'ici ne revinrent plus. Alors que je me trouvais en chaire dans l'église, Gottlieb me vit affreusement entouré de tous ces esprits, comme s'ils avaient tout tenté pour me nuire. Je ne peux pas dire que je ne suis pas resté insensible, même lorsque j'ignorais encore ce que Gottlieb me cacha pendant longtemps, dans le but de me ménager. Cependant, l'effet éventuel ne fut pas non plus de nature à confirmer les déclarations de Gottlieb. En particulier, je me sentais plutôt fortifié qu'affaibli dans mes prédications. Je passe donc là-dessus.

Le sort futur des autres esprits sembla être en suspens. Il était curieux de constater que, dès le commencement, Gottlieb était visitée par ces esprits soit lorsqu'elle était endormie, soit lorsqu'elle n'était pas dans un état de conscience normal. Elle connaissait beaucoup de choses sur ces esprits, mais, en revanche, elle ignorait tout de ce qui se passait entre ces

esprits et moi-même. D'autre part, lorsque ces esprits la quittaient, elle continuait encore à les voir dans la chambre pendant un moment, notamment l'esprit dont nous avons parlé en dernier, qui semblait être le chef de beaucoup, et qui apparaissait toujours avec un énorme livre, sur lequel auraient été inscrits les noms de tous ceux qui lui obéissaient. D'après Gottlieb, il était vêtu d'habits précieux et étrangement chamarrés, comme les vêtements des époques très anciennes.

Quand aux démons eux-mêmes, ils semblaient à Gottlieb très différents quant à leur humeur. Certains, selon elle, étaient toujours remplis de colère et de rage, et discutaient entre eux des moyens de se défendre, lorsqu'ils étaient attaqués par la Parole de Dieu. D'autres semblaient être retenus de force par ces derniers. Il y avait aussi des différences entre ceux qui s'exprimèrent par Gottlieb. Les uns étaient obstinés et remplis de haine contre moi. Ils prononcèrent des paroles qui auraient souvent valu la peine d'être conservées. Ils étaient remplis d'horreur devant l'abîme dont ils se sentaient à présent plus proches, et ils disaient en particulier :

« Tu es notre pire ennemi. Mais nous sommes aussi tes ennemis. Si seulement nous pouvions faire ce que nous voulions ! » Ou encore : « Oh ! si seulement il n'y avait pas de Dieu dans les cieux ! »

D'autre part, ils s'accusaient de toutes les fautes qui avaient causé leur perdition. En particulier, ce fut affreux de voir le comportement de l'un des démons, que Gottlieb avait vu auparavant dans sa

maison, et qui se fit connaître comme un parjure. A différentes reprises, il répéta d'une voix forte les mots qui étaient peints sur les volets de cette maison :

*« Homme, souviens-toi de l'éternité,
Ne laisse pas passer le temps de la grâce,
Car le jugement est proche ! »*

Ensuite, il se taisait, changeait d'expression, pointait fixement trois doigts vers le ciel, et frissonnait soudain en poussant un gémissement. Il y eut beaucoup de scènes semblables. J'aurais aimé qu'il y eût davantage de spectateurs pour y assister.

La plupart des démons qui se manifestèrent entre août 1842 et février 1843, et même plus tard, appartenaient pourtant à la catégorie de ceux qui désiraient le plus intensément être libérés des chaînes de Satan.

Ils manifestaient aussi une diversité des langues, avec des intonations curieuses. Je ne pus comparer la plupart de ces langues à des langues européennes. Mais je reconnus avec certitude l'italien, d'après l'intonation, ainsi que le français. Il était bizarre et parfois curieux d'entendre comment, dans certains cas, les démons s'efforçaient de parler allemand, surtout lorsqu'ils prononçaient des paroles dont ils ignoraient la signification en allemand. J'entendis aussi une voix que je fus incapable d'attribuer à aucune sorte de démons. Cette voix semblait provenir d'une région céleste plus élevée, et citait très fréquemment ce passage de Habakuk 2 : 3-4 :

*« Car c'est une prophétie dont le temps est déjà fixé,
Elle marche vers son terme, et elle ne mentira pas ;
Si elle tarde, attends-la,
Car elle s'accomplira, elle s'accomplira certainement.
Voici, son âme s'est enflée, elle n'est pas droite en lui ;
Mais le juste vivra par sa foi. »*

Par la suite, cette voix dont l'origine semblait plus élevé parut s'adresser aux démons, Elle énonçait avec force ce passage, dont je restai longtemps à découvrir la référence dans la Bible, et que je reconnus finalement en Jérémie 3 : 25. Mais la première personne du pluriel, « nous », était remplacée par la deuxième personne, « vous » :

*« Vous avez votre honte pour couche, et votre ignominie pour couverture.
Car vous avez péché contre l'Eternel, votre Dieu.
Vous et vos pères, dès votre jeunesse jusqu'à ce jour.
Et vous n'avez pas écouté la voix de l'Eternel,
votre Dieu. »*

J'étais resté longtemps sans comprendre ce passage, ainsi que d'autres passages de la Bible. Mais j'appris à accorder plus d'attention et d'importance à chaque passage. Parfois, après un combat, je sentais que j'étais fortifié et consolé d'En-Haut par de telles citations. Et il m'est impossible de regarder en arrière sans être profondément reconnaissant envers le Seigneur de m'avoir sauvé et gardé.

Entre-temps, des scènes horribles continuaient souvent à se produire. La malade était sans cesse tourmentée. A cette époque, son corps était souvent

enflé considérablement, et il en sortait des seaux entiers d'eau. Ceci semblait très mystérieux au médecin, qui assistait toujours à ces scènes. On ne comprenait même pas d'où pouvaient provenir de telles quantités d'eau.

En outre, Gottlieb recevait souvent des coups sur la tête. Elle était aussi poussée de côté, saignait fréquemment du nez ou d'ailleurs, avait du mal à aller à la selle, etc. Et tout ce qui lui arrivait semblait à chaque fois mettre sa vie en danger. Mais la prière et la foi repoussèrent ces attaques, qui ne parvinrent pas à lui nuire.

CHAPITRE 7

J'aimerais encore parler des démons qui, à ce moment-là, languissaient après leur libération. Pendant longtemps, je n'écoutai pas ce qu'ils disaient, et je me sentais souvent offensé lorsque je voyais cette expression douloureuse sur le visage de Gottlieb, ces bras levés dans la supplication, et ces ruisseaux de larmes qui coulaient de ses yeux. J'entendais aussi des soupirs d'angoisse, des cris de désolation, et des prières qui auraient attendri une pierre.

Bien que je me fûs opposé à l'idée de me laisser entraîner dans une délivrance quelconque, je ne pus éviter de m'y essayer. Car, dans tous ce qui s'était passé auparavant, je pensai d'abord toujours qu'il s'agissait d'une éventuelle tromperie dangereuse et pernicieuse du diable, qui risquait de mettre en péril la simplicité de ma foi évangélique. Par conséquent, je ne pus éviter de faire un essai, surtout parce que ces démons semblaient justement garder quelque espoir de victoire, et ne se laissaient chasser ni par des menaces ni par des injonctions. Le premier démon envers lequel je tentai un essai, autant que je me souviens, était cette femme qui semblait être à l'origine de toute cette affaire. Elle s'exprima de nouveau par la bouche de Gottlieb, et cria fermement et d'une manière décidée qu'elle voulait appartenir au Seigneur et non au diable. Ensuite, elle avoua à quel point le monde des esprits avait été transformé à la suite des combats qui s'étaient déroulés jusqu'ici. Mon atout aurait été que, de moi-même, je m'étais

confié en la Parole de Dieu et en la prière. Si j'avais tenté d'employer d'autres moyens, ou si je m'étais appuyé sur des pratiques occultes, utilisées si fréquemment, les démons s'en seraient servi pour comploter contre moi, et j'aurais été perdu. La femme me dit tout cela d'un air important, le doigt levé, et en terminant par ces paroles : « Vous avez entrepris là un terrible combat ! »

Ensuite, elle m'implora instamment et me demanda de prier pour elle, afin qu'elle soit entièrement libérée de la puissance du diable, au pouvoir duquel elle était tombée presque sans s'en rendre compte, en pratiquant la divination, la magie et l'occultisme. Elle pourrait ainsi accéder quelque part à un lieu de repos.

J'avais bien connu cette femme lorsqu'elle était en vie, et elle avait manifesté une soif ardente pour la Parole de Dieu et un désir profond d'être pardonnée, à un point que j'avais peu souvent observé chez d'autres. Il se passait rarement une semaine sans qu'elle vînt deux ou trois fois me trouver chez moi. A présent, elle désirait fortement que je chante ce cantique intitulé : « Le repos est le plus grand bien. » Je faillis avoir le cœur brisé à cause de cette femme. Gardant mon regard intérieur fixé sur le Seigneur, je lui demandai : « Où veux-tu donc aller ? » Elle répondit : « Je voudrais rester dans votre maison. »

Ceci m'effraya, et je dis : « Cela n'est pas possible. » - « Ne puis-je pas aller dans l'église ? » continuait-elle. Après avoir réfléchi, je dis : « Si j'ai ta promesse de ne déranger personne et de ne pas te rendre visi-

ble, et à condition que Jésus le permette, je ne m'y oppose pas. »

Je prenais là un risque. Cependant, je me confiai au Seigneur, sachant qu'Il ferait tout à merveille, étant donné que je ne me sentais coupable d'aucune présomption à son égard. Elle fut satisfaite, et mentionna encore le coin extrême de l'église où elle voulait se rendre. Ensuite, elle quitta Gottlieb d'elle-même et sans problème, d'après ce qu'il sembla. Rien de tout cela ne fut dévoilé à Gottlieb. Cependant, à son grand effroi, elle aperçut la femme à l'église, à l'endroit indiqué. Pourtant, à l'exception de Gottlieb, personne ne s'aperçut de rien. Par la suite, l'apparition disparut complètement. D'ailleurs, après le combat qui allait suivre, tout allait être changé par la suite.

D'autres esprits cherchèrent aussi, de la même manière, la délivrance et la sécurité, affirmant être liés au diable par la divination et la magie, et prétendant par ailleurs avoir de l'amour pour le Seigneur.

Ce ne fut qu'avec la plus extrême prudence et d'instantes prières au Seigneur que je me laissai conduire à accepter l'inévitable. Mais je posais toujours la condition essentielle suivante : « Si Jésus le permet. » Il apparut que toutes choses étaient conduites par une direction divine. Car tous les esprits n'obtinrent pas ce qu'ils demandèrent, et certains durent partir en s'en remettant à la miséricorde souveraine de Dieu. Je ne veux pas exposer plus longtemps ce point délicat. J'ajoute seulement que la malade était à chaque fois soulagée, sans éprouver de troubles supplémentaires. Ces esprits, qui recevaient un lieu de repos

transitoire, ne doivent en aucun cas être confondus avec les véritables fantômes. Ces derniers se manifestent toujours sous la loi et la puissance directe de Satan. Ce n'était pas le cas pour les premiers, qui en étaient dispensés.

Je préfère garder pour moi certaines remarques faites lors des expériences que j'ai vécues, et que j'aurais pu dévoiler. En effet, ces remarques pourraient scandaliser, du fait qu'elle ne sont pas confirmées par la Bible. Elles ne méritent pas davantage d'attention. Je veux pourtant faire une exception, pour un cas très intéressant. Un autre esprit me demanda également la permission de rester dans l'église. Je répondis comme à l'habitude : « Si Jésus le permet. » Après un moment, l'esprit se mit à sangloter, et il s'écria : « Dieu est le juge des veuves et des orphelins ! » Il ajouta qu'il n'avait pas reçu la permission de rester dans l'église. Je dis : « Tu vois que c'est le Seigneur qui t'indique le chemin, et que je n'y suis pour rien. Va là où le Seigneur te laissera aller ! » Alors l'esprit ajouta : « Ne pourrai-je pas aller dans votre maison ? » Cette demande me surprit. Pensant à ma femme et à mes enfants, je ne voulus pas tout d'abord y consentir.

Cependant, après réflexion, je pensai qu'il ne fallait pas que cela soit pour moi une occasion de montrer que je ne pouvais supporter aucun sacrifice, et je finis par dire : « Eh bien, si tu ne déranges personne, et si Jésus te le permet, je suis d'accord. » Soudain, j'entendis de nouveau une voix qui semblait provenir d'une origine plus élevée, et qui s'écria : « Non ! Pas sous le toit ! Dieu est le juge des veuves et des orphe-

lins ! » L'esprit commença à pleurer, selon toute apparence, et demanda de pouvoir au moins rester dans mon jardin, ce qui, cette fois, lui fut semble-t-il autorisé. Tout se passait comme si, par sa faute, des orphelins avaient jadis perdu leur demeure.

Tout ceci dura assez longtemps. Puis l'esprit auquel fut accordé un lieu de repos ne revint plus.

Beaucoup d'esprits se faisaient connaître en donnant carrément leur nom, notamment ceux qui étaient décédés au cours de mon ministère ici. D'autres nommaient seulement leur lieu d'origine, qui était souvent éloigné de centaines de kilomètres. Plusieurs auraient même été originaires d'Amérique. Je ne prétends pas que tout ceci corresponde à la vérité, et je fus heureux de me débarrasser d'eux. J'ajoute seulement que, dans tout ce qui précède, l'enseignement d'un purgatoire et l'enseignement de prières à dire pour les morts ne furent nullement confirmés. Cette dernière pratique est même tellement dangereuse que je veux sérieusement mettre en garde tout le monde, car elle peut entraîner les conséquences les plus négatives dans le monde invisible.

Il me faut ici tirer une conclusion, qui va retenir l'attention, mais que je ne peux cependant pas cacher. Au travers de tout ce qui précède, comme au travers d'autres événements ultérieurs, il m'a fallu reconnaître que notre époque souffre d'un mal qui s'est peu à peu infiltré dans toute la chrétienté, et même dans la chrétienté évangélique, sans que quiconque y prête sérieusement attention. C'est comme un ver qui ronge en secret. Je veux parler du péché

de divination, qui conduit progressivement à la sorcellerie et la magie noire complète, dont l'horrible réalité a été portée à ma connaissance d'une manière trop certaine.

Sous le terme de divination, on peut classer toute pratique qui implique la confiance en une force surnaturelle et invisible, mais d'origine non-divine, à qui l'on peut avoir recours pour obtenir santé, honneurs, richesses et savoir. On peut aussi y inclure toute pratique superstitieuse, comme l'emploi de mots apparemment pieux, surtout lorsque les noms les plus sacrés sont utilisés. Il s'agit de divination, parce que la foi vivante en Dieu, ainsi que la grandeur et la majesté de Dieu, sont transformées en caricatures. Il faut aussi y ranger l'utilisation de charmes, et toutes les pratiques occultes, dont l'efficacité est de plus en plus reconnue, dans les milieux de la haute société comme dans les milieux populaires. Presque tout le monde se livre à ces pratiques, tout au moins dans des domaines apparemment innocents, sans que l'on réfléchisse à quel point on s'éloigne de Dieu quand on dégrade d'une manière aussi insensée le Nom et la puissance de Dieu, et sans que l'on se rende compte de la véritable nature de la seule puissance invisible qui peut alors agir.

Celui qui pratique toutes ces choses, ainsi que d'autres choses que je ne nommerai pas ici, se lie pour le moins à une puissance de la nature. Il abandonne sa foi en un Dieu invisible, pour s'attacher à une sorte d'esprit de la nature. Ce faisant, il devient tout simplement un idolâtre aux yeux d'un Dieu jaloux, qui ne laisse Sa gloire à aucun autre, selon les

termes de l'Ancien Testament. Si l'on veut avoir recours à une puissance indirecte et invisible, pourquoi refuser de s'adresser à Celui qui est Lui-même cette puissance ?

De même, il faut absolument inclure dans l'idolâtrie la pratique dite du « transfert », qui consiste à s'efforcer de transférer une douleur ou une maladie à des plantes ou à des animaux, au moyen de toutes sortes de manipulations, avec ou sans formules.

J'appris peu à peu à connaître les suites terribles de toutes ces pratiques idolâtres. Il en résulte que l'homme se trouve plus ou moins lié à une puissance satanique ténébreuse. Car un démon, attiré par l'acte idolâtre, étend alors son influence sur cet homme. Cette influence peut être physique, et provoquer notamment toutes sortes de maladies nerveuses, des crampes, de l'arthrite ou d'autres infirmités, dont les médecins eux-mêmes ne savent pas grand-chose. Mais les effets peuvent être aussi psychiques, et provoquer de l'hypocondrie et de la dépression, ou entraîner des passions grossières, telles que la convoitise, l'ivrognerie, l'avarice, l'envie, la colère, la rancune et d'autres passions. Celles-ci deviennent fréquemment un fardeau pour l'homme, sans qu'il puisse s'en rendre maître. C'est ce que Paul décrit dans son épître aux Romains, en parlant des conséquences de l'idolâtrie. C'est ce qui se réalise littéralement dans notre idolâtrie chrétienne. Si les chrétiens placent leur confiance dans des dictons insensés, dans des formules secrètes, dans des signes divers, dans certains jours ou heures, ou dans des petits papiers qu'ils accrochent autour du cou, comme les noirs accro-

chent leurs gris-gris, ou même qu'ils avalent, sans parler d'autres horreurs dont la description nous entraînerait trop loin.

Une autre conséquence de toutes ces pratiques est que l'on devient insensible à la Parole de Vérité, et indifférent au péché. En outre, l'esprit s'abrutit et ne peut s'ouvrir aux pensées et sentiments plus élevés, ni aux certitudes concernant l'éternité. De même, le cœur ne peut éprouver aucune consolation permanente dans des moments de détresse. En particulier, la joie de l'Évangile ne peut être fermement enracinée quand on est accusé par sa conscience.

Si l'homme ne confesse pas cette idolâtrie et s'il ne s'en repent pas, il en résultera pour lui les conséquences les plus funestes après sa mort. J'en ai acquis la certitude à la suite des combats que j'ai menés de différentes manières, et j'en frissonne. Le lien qui lie l'homme aux puissances des ténèbres n'est alors pas rompu, et celui qui croyait être enfin prêt à goûter les joies du ciel est retenu par l'ennemi, comme quelqu'un qui a chuté. Selon la gravité de son péché, et contre son gré, il est alors contraint de servir le diable et de tourmenter les vivants. Je ne peux pas insister davantage, parce qu'il est difficile et risqué de se prononcer avec quelque certitude sur de telles choses.

CHAPITRE 8

Le 8 février 1843 approchait, au milieu d'expériences diverses. Ce jour-là, Gottliebin resta allongée presque toute la journée dans son lit, sans connaissance, mais sans provoquer aucune inquiétude. Il semblait qu'elle bénéficiait d'un repos, mais il apparaissait plutôt que son esprit était attiré vers des endroits lointains. Je me rappelle ici ce qu'elle me raconta par la suite. Elle sentait qu'elle était emmenée par quelqu'un avec une extraordinaire rapidité, et qu'elle planait au-dessus des pays et des mers. Elle traversa en les survolant beaucoup de pays et de villes, dépassa des bateaux au-dessus de la mer, discernant clairement les équipages et entendant les hommes parler. Elle parvint enfin dans un endroit rempli d'îles, et vola d'île en île, arrivant enfin jusqu'à une haute montagne. Elle fut déposée sur le sommet de cette montagne. A certains détails de la description, je devinai qu'il s'agissait de l'Inde occidentale. Au sommet de la montagne s'ouvrait une grande et large ouverture, de laquelle jaillit de la fumée et sortit du feu. Tout autour de Gottliebin, des éclairs zébraient le ciel, le tonnerre grondait, et la terre tremblait.

Tout-à-coup, au pied de la montagne, dans les régions côtières, elle vit s'écrouler des villes et des villages, et la poussière s'élever en épais nuage. Sur la mer, bateaux et embarcations étaient ballottés en désordre, et beaucoup d'entre eux sombrèrent dans les flots. Au milieu de ces scènes d'effroi, Gottliebin put voir les démons qui l'avaient spécialement tour-

mentée. Le pire de tous, celui qui portait le gros livre, fut le premier à être précipité dans l'abîme, en poussant des hurlements et des cris terribles. Il fut suivi par environ un millier d'autres démons qui sautèrent tous en direction de Gottlieb, comme s'ils voulaient l'entraîner dans l'abîme avec eux. Quand tout fut terminé, Gottlieb fut ramenée de la même manière qu'à l'aller, et elle s'éveilla assez effrayée. Mais elle se sentait bien dans l'ensemble.

Bien entendu, je ne peux pas garantir la vérité de ce qu'elle me raconta là. Toutefois, je fus extrêmement étonné et surpris lorsque, peu de temps après, les journaux décrivirent l'effroyable tremblement de terre qui eut lieu précisément ce 8 février en Inde occidentale. Les descriptions que je lus devant l'Assemblée des frères, lors d'une réunion missionnaire, rappelèrent tout-à-fait à Gottlieb ce qu'elle avait vu en esprit. A partir de ce moment, elle ne me vit plus entouré d'esprits dans l'église.

Par la suite, elle eut encore l'occasion de faire deux autres voyages en esprit, de sorte qu'il lui sembla être transportée au-dessus de l'Asie. Une autre fois, elle assista à la mise en liberté de plus de 800 démons, qui étaient auparavant liés. De la même manière que précédemment, les tremblements de terre semblaient être en rapport avec les combats qui se passaient ici, de même que les phénomènes météorologiques, et certaines autres choses que je ne peux passer sous silence. Ainsi, la sécheresse de 1842, de même que l'excès de pluie survenu la même année, furent également évoqués.

Ce qui m'effraya pourtant le plus fut que même les incendies survenus dans certaines villes, au cours de l'année 1842, furent attribués à l'influence et à l'action directe des démons. Ceux-ci donnèrent même le chiffre de 36 incendies. L'un des démons prétendit en particulier avoir attisé l'incendie de Hambourg avec une convoitise voluptueuse. Lorsque je lui posai la question de savoir pourquoi il agissait ainsi, il répondit d'une part que c'était par volupté, et d'autre part que Satan se rendait compte qu'il était privé de beaucoup d'instruments liés par la magie. Il avait l'intention de recruter de nouveaux instruments, en précipitant des milliers de personnes dans le malheur, pour qu'elles soient aisément poussées à se lier à lui, si possible par le sang. Et il fut dit une fois qu'il était parvenu à ses fins.

Il était effrayant d'entendre souvent les démons menacer de mettre le feu au village entier, et spécialement à ma maison. Parfois, ils ricanaient et prenaient à mon intention une expression hideuse, en s'écriant : « Du sang ou du feu ! »

Il fut réellement remarquable de constater qu'une fois, lors d'une nuit de combat particulièrement difficile, un troupeau de mouton fut pris de panique et dispersé en désordre par un chien inconnu, dont les bergers ne purent s'emparer. Le matin suivant, deux grands moutons gisaient déchirés devant ma fenêtre. Je mentionne ceci parce qu'une fois une voix s'exprima au travers de Gottliebin, disant : « Du sang ! Même s'il ne s'agit que d'un mouton ! »

CHAPITRE 9

Parmi toutes les choses incompréhensibles et inadmissibles décrites jusqu'ici, le pire était pourtant encore à venir. Je veux rester honnête et continuer à rapporter ce dont je me souviens, persuadé que le Seigneur posera Sa main sur moi pour me permettre d'effectuer ce récit. Mon seul désir est de tout raconter à Sa gloire, Lui qui est le Vainqueur de toutes ces puissances des ténèbres.

Le 8 février 1843 marqua le début d'une nouvelle époque dans l'histoire de cette maladie. Dès lors, je pus observer des phénomènes encore plus marquants, touchant aux effets de la magie sous toutes ses formes. Il était affreux d'apprendre que toutes les superstitions populaires les plus ridicules passaient du monde des fables à la réalité. Je vais tout d'abord résumer tous les phénomènes observés dans le courant de l'année 1843, et qui relevaient du domaine de la magie.

D'innombrables choses se manifestèrent en elle de manière magique, pour employer le seul mot qui me semble approprié. Tout cela ne semblait avoir pour seul but que de la détruire. Elle commença à vomir du sable et des petits morceaux de verre. Puis, peu à peu, sortirent de son corps toutes sortes de morceaux de ferraille, en particulier de vieux clous tordus. Un jour, il en sortit douze sous mes yeux, alors que je tenais une bassine devant elle, et après qu'elle se fut longuement étouffée. Il sortit aussi des boucles de

chaussures, de tailles et de formes diverses, parfois si volumineuses que l'on ne pouvait guère comprendre comment elles avaient pu monter dans sa gorge. Il sortit en outre un morceau de fer particulièrement long et épais. Elle en eut le souffle coupé, de sorte qu'elle resta comme morte pendant plusieurs minutes. Elle vomit aussi des quantités innombrables d'épingles, d'aiguilles à coudre et de morceaux d'aiguilles à tricoter. Elle sortaient souvent l'une après l'autre, ce qui était le plus pénible, étant aussi souvent nouées en pelote avec du papier et des plumes.

Il semblait parfois que des aiguilles à tricoter lui traversaient la tête de part en part, d'une oreille à l'autre. Une autre fois, des morceaux de la longueur d'un doigt sortirent un par un d'une oreille. Une autre fois encore, je pus sentir, par l'imposition des mains, comme des bruits d'aiguilles qui se cassaient, se tournaient ou se tordaient à l'intérieur de sa tête. C'étaient des aiguilles en acier, qui se déplacèrent aussitôt en morceaux plus petits, en direction de la gorge, et qui sortirent par la bouche. D'autres étaient en fer, tordus deux ou trois fois. Ils finissaient tout de même par sortir tout entiers par la bouche. Je retirai même de son nez beaucoup d'épingles, qui se déplaçaient doucement vers le bas, la pointe en avant, alors que je les avais d'abord senties au-dessus de l'os du nez, en position horizontale. Une fois, quinze épingles sortirent de son nez avec une telle violence qu'elle se plantèrent dans la main de Gottlieb, qu'elle tenait devant son nez. Une autre fois, alors qu'elle se plaignait beaucoup de maux de tête, je vis apparaître des petits points brillants, après lui avoir imposé les mains. C'étaient douze épingles, encore à moitié plan-

tées dans la tête. Je les extirpai une à une et, à chaque fois, Gottliebin manifestait sa douleur par un brusque tressaillement. Une fois, je retirai de l'œil deux épingles, et une autre fois quatre épingles, qui semblèrent jouer un long moment au-dessus des paupières, jusqu'à ce qu'elles dépassent un peu, et que l'on puisse les retirer doucement. En outre, je retirai une grande quantité d'aiguilles de toutes les parties de ses mâchoires inférieure et supérieure. Elle commença par éprouver des maux de dents épouvantables, et pendant longtemps on ne put rien voir, jusqu'à ce que l'on puisse toucher les pointes. Ensuite, les aiguilles s'avancèrent de plus en plus, jusqu'à ce que je puisse les saisir. Mais il fallut encore de grands efforts pour qu'elles sortent entièrement.

Deux vieux morceaux de fil longs et tordus apparurent même dans sa langue, et il fallut du temps et des efforts pour qu'ils sortent entièrement. Une autre fois, deux longs morceaux de fil apparurent, tordus de multiples fois, et enroulés tout autour de son corps, sous la peau. Avec l'aide de mon épouse, il me fallut une bonne heure pour les retirer entièrement. Et Gottliebin s'évanouit à plusieurs reprises, comme c'était d'ailleurs souvent le cas. En outre, il lui sortit, de toutes les parties du thorax, des morceaux d'aiguilles à tricoter ou des aiguilles entières. Cela s'est produit tellement souvent, à des moments différents, que je peux en estimer le nombre à une trentaine. Elle apparaissaient soit horizontalement, soit verticalement, parfois du milieu du creux de l'estomac, dans cette position verticale. Souvent, lorsque ces aiguilles étaient à moitié sorties, il me fallait encore parfois une demi-heure pour les enlever, en ti-

rant de toutes mes forces. D'autres objets sortirent encore de son thorax, tels que des aiguilles de types différents, des gros morceaux de verre, des petits cailloux et, une fois, un long morceau de fer.

Je ne reprocherais vraiment pas à quelqu'un de mettre en doute tout ce qui précède. Car cela dépasse trop tout notre entendement et toute notre compréhension. Mais mes observations et mes expériences ont été faites pendant presque toute une année, toujours en présence de plusieurs témoins oculaires. Cela me permet d'écrire toutes ces choses avec résolution et franchise, ne serait-ce que pour empêcher de mauvais racontars. J'ai aussi la ferme assurance, comme je l'avais déjà, et connaissant le caractère de Gottliebin, qu'il ne pouvait aucunement s'agir d'une quelconque supercherie. A cette époque, chaque fois que je la visitais, que je fus ou non appelé auprès d'elle, il y avait quelque chose de nouveau qui bougeait dans son corps. Après un moment, un objet ensorcelé se faufilait à la surface. A chaque fois, la douleur éprouvée par Gottliebin était épouvantable, à tel point qu'elle perdait toujours plus ou moins connaissance. D'habitude, elle allait même jusqu'à dire : « Je n'en peux plus, je vais mourir ! »

Cependant, tous ces objets ne sortaient que par la prière. Dès qu'elle commençait à se plaindre de douleurs quelque part, je ne pouvais que lui imposer les mains, en général sur la tête. Et, exercé par une longue expérience dans la foi, j'avais à chacune de ces occasions l'assurance d'expérimenter aussitôt l'effet de la prière, que je prononçais brièvement.

Dès que l'objet bougeait, se tournait et cherchait à sortir, Gottlieb le sentait également aussitôt. La sortie la plus difficile se faisait par la peau. On sentait souvent pendant un long moment comme quelque chose qui poussait de l'intérieur vers l'extérieur. Il ne coulait jamais de sang, et il ne se formait pas non plus de plaie. Tout au plus pouvait-on reconnaître, pendant un moment, l'endroit où quelque chose était sorti. Mais il fallait que tout se fasse seulement par la prière. Parfois, en mon absence, Gottlieb, sous l'effet de la douleur, s'ouvrit la peau avec un couteau, et il se forma une plaie très difficile à guérir.

Il sortit un trop grand nombre d'objets pour que l'on puisse les énumérer tous. Je signale seulement encore ceci : il arriva aussi que des animaux vivants sortent de sa bouche. Cependant, je n'eus pas l'occasion de les voir personnellement. Une fois, il s'agissait de quatre sauterelles de la plus grande taille, que l'on m'amena encore vivantes dans le jardin, et elles s'éloignèrent aussitôt en bondissant. Une autre fois, ce furent six à huit chauve-souris, dont une fut mise à mort, alors que les autres s'enfuyaient à toute allure. Une autre fois encore, ce fut une énorme grenouille, qu'une amie lui tira de la bouche. Enfin, ce fut un serpent mystérieux, une vipère cornue qui semblait être de l'espèce la plus dangereuse, et que Gottlieb fut la seule à voir sortir d'elle furtivement. Cependant, il me sembla apercevoir un rayon brillant, qui sortit rapidement de sa bouche et fila sous le lit. Peu de temps après que cette vipère fut sortie de sa bouche, cela lui occasionna une plaie à la gorge. Une autre fois, alors que Gottlieb était à table en famille, la vipère la piqua au pied avec une telle vio-

lence que le saignement occasionné ne s'arrêtait guère. Ces deux plaies la firent souffrir environ trois mois, et l'on pouvait clairement voir qu'il s'agissait de plaies venimeuses.

Je ne puis achever de rapporter cet aspect du combat sans raconter plus spécialement un évènement particulièrement horrible. Au début du mois de décembre 1843, Gottliebin saigna du nez, et cela ne s'arrêta pas. Elle venait juste de perdre une pleine cuvette de sang lorsque le saignement recommença. Compte tenu de ces énormes pertes de sang, il était incompréhensible qu'elle pût encore rester en vie. En même temps, on remarqua que ce sang dégageait une odeur très prononcée, et qu'il avait toujours un aspect particulièrement noir. Cela était dû à un empoisonnement causé par la magie, dont je reparlerai plus loin.

Dans sa détresse, Gottliebin consulta plusieurs fois le médecin, qui lui prescrivit quelque chose, mais sans grand espoir quant à l'effet de ce médicament. C'est à cette époque qu'un après-midi, vers 13 heures, alors que je passais devant sa maison pour me rendre à notre annexe, je lui fis une courte visite. Elle était assise sur une chaise, très épuisée, et venait de changer ses vêtements. Sa chambre venait aussi d'être nettoyée du sang qui avait abondamment coulé au cours de la matinée. Elle m'indiqua sur sa tête plusieurs endroits, disant que des objets y étaient plantés, et qu'il lui faudrait mourir s'ils ne sortaient pas.

Je ne pus rien déceler de particulier en lui palpant la tête. Mais comme j'étais pressé, je lui dis que je

repasserais en revenant. Après moi, le docteur Spaeth vint la voir, et resta chez elle pendant deux heures. Après avoir attentivement écouté ce qu'elle disait, il put en effet sentir quelque chose de dur aux endroits indiqués. Il remarqua qu'il allait se passer quelque chose et voulut attendre, mais, au dernier moment, on vint l'appeler d'urgence pour un accouchement à Simozheim. Vers 16 heures, je m'approchais du village, lorsque quelqu'un se précipita à ma rencontre pour me prier de venir sans tarder chez Gottlieb. Je me hâtai, et je vis partout des gens remplis d'effroi, qui regardaient par la fenêtre. Ils s'écrièrent en me voyant : « Monsieur le pasteur, comme l'on a besoin de vous ! »

J'entrai, mais un relent étouffant de sang faillit me faire ressortir aussitôt. Gottlieb était assise au milieu de la petite chambre, tenant devant elle une cuvette à moitié remplie de sang et d'eau. Dans toute la chambre, devant et derrière elle, s'étalait une grande flaque de sang. Elle-même était tellement recouverte de sang que l'on reconnaissait à peine ses vêtements. Il faut dire que le sang s'écoulait rapidement de ses deux oreilles, de ses deux yeux, du nez, et même du sommet de sa tête. C'était la chose la plus horrible que j'aie jamais vue. Certaines personnes avaient vu cela de l'extérieur en regardant par la fenêtre, mais n'osaient pas rester. Sur le moment, je ne sus que faire. Je me ressaisis cependant, et poussai un soupir bref et sérieux, qui arrêta l'hémorragie. Après cela, je lui fis laver le visage, rendu méconnaissable, ainsi que la tête. Puis je palpai l'endroit où devait se trouver quelque chose sur sa tête. Je découvris aussitôt un objet sur le devant de la tête, au-dessus du front :

un petit clou tordu se tortillait vers la surface. A l'arrière de la tête, quelque chose tournait et se déplaçait vers le bas. Finalement, un clou tordu de menuisier apparut. Dès lors, l'hémorragie cessa. Gottlieb s'était évanouie lors de ma première visite, et elle avait eu d'autres évanouissements par la suite. Mais ces évanouissements cessèrent. Le soir même, elle se sentit à nouveau assez bien, et les forces lui revinrent. Que de choses j'aurais pu raconter si j'avais eu le temps de tenir un journal !

CHAPITRE 10

Dans tous les nombreux combats auxquels je dus faire face, je réfléchissais beaucoup sur la manière dont ces puissances magiques agissaient. Je sentais le besoin d'avoir au moins quelque explication intellectuelle. Bien entendu, je me rappelais que la philosophie n'avait pas encore éclairci avec certitude certains secrets relatifs à la nature de la matière. En imaginant, comme certaines philosophies l'avaient déjà conçu, la matière comme une structure de sortes d'atomes, je pensai que la puissance de la magie n'était rien d'autre qu'une science mystérieuse, enseignée par les puissances des ténèbres, permettant de dissoudre le lien secret des atomes entre eux, de manière à rendre un objet méconnaissable, voire invisible. Cela pouvait aussi se faire par le moyen d'autres objets, par exemple la nourriture habituelle, selon la volonté de celui qui utilisait cette science. Le lien entre les atomes était ensuite rétabli, et l'objet se manifestait à nouveau tel qu'il était auparavant. Ainsi, Gottlieb se souvenait bien de certaines occasions où, autrefois, elle avait mangé de la soupe ou d'autres mets, et avait aussitôt senti quelque chose de bizarre dans sa gorge ou dans son corps, qui lui faisait penser à un acte magique. Une fois, elle jeta les restes d'un tel mets à un poulet, qui se mit aussitôt à courir, comme enragé, et qui tomba après un moment, comme mort par asphyxie. Elle ouvrit la tête et la gorge du poulet et, à son grand effroi, elle y découvrit une quantité de clous de cordonnier. Mais comment d'autres objets pouvaient-ils venir dans la tête, dans

le corps et dans le thorax ? Comme explication, Gottliebin raconta que souvent, au cours de la nuit, elle avait vu venir à elle, en esprit, toutes sortes de personnes différentes. Celles-ci auraient enfoncé dans sa bouche quelque chose de semblable à du pain, et touché d'autres membres de son corps, alors qu'elle se tenait immobile. Elle aurait aussitôt ressenti en elle des changements provoqués par les objets qui sortirent plus tard. Le clou de menuisier et le clou un peu plus petit qui avaient causé cette forte hémorragie lui avaient été implantés un soir, en pleine rue, par une manipulation spéciale de la tête que lui avait fait un homme habillé en prêtre, qui l'attendait à cet endroit. Mais cet homme n'était présent qu'en esprit, pensait Gottliebin, qui ne put lui opposer la moindre résistance. Et l'hémorragie avait aussitôt commencé.

De la même manière, c'est-à-dire en esprit, trois hommes s'étaient placés une nuit devant elle, tenant à la main une sorte d'alcool empoisonné. De nouveau, il lui fut impossible de bouger. L'un d'eux lui ouvrit la bouche, alors que le second lui maintenait la tête, et le troisième entreprit de lui faire absorber cet alcool. Cela dura un court moment, puis on lui referma les mâchoires, qui furent maintenues pressées de force, dans le but de l'étouffer. La vapeur de l'alcool lui sortit cependant par les narines, et elle fut tout juste capable de respirer, ce qui la sauva. Quand les hommes se rendirent compte qu'ils ne parvenaient pas à leurs fins, ils déversèrent le contenu du flacon sur sa tête et s'éloignèrent. Le matin, son bonnet de nuit était complètement rongé par une substance jaunâtre qui dégageait une vilaine odeur, et il fut aisément réduit en lambeaux.

Une autre fois, alors qu'elle était couchée dans sa chambre, Gottlieb in avait accroché sa jupe à la porte de la pièce. La sœur qui lui tenait compagnie pendant la nuit savait avec certitude ce qui se trouvait dans la poche de la jupe. Elle savait aussi que Gottlieb in n'était pas sortie de son lit. Cependant, au cours de la nuit, Gottlieb in aperçut une ombre se diriger vers sa jupe et sortir de sa poche, entre autres objets, une petite boîte porte-monnaie en tôle, comme en possédaient les paysans. Cette ombre resta un moment devant elle avec tous ces objets. Le matin suivant, Gottlieb in vomit, avec des étouffements violents, des pièces d'argent ainsi que la petite boîte. Cela signifie que certaines personnes possèdent l'art de sortir de leur corps en esprit, sans qu'ils en soient toujours pleinement conscients. Mais comment pouvaient s'opérer ces transferts d'objets dans le corps ? Il fut de plus en plus évident que ces objets implantés de manière magique dans le corps étaient toujours manipulés soit par un homme décédé, soit par un démon qui exerçait cet art, et qui pénétrait avec l'objet dans le corps. Cela se passait souvent de cette manière. En fin de compte, la possession n'était due qu'à des pratiques magiques. Il ne s'agissait pas d'une guérison, mais de la délivrance d'une personne ensorcelée.

Contrairement à ce que voulaient les puissances des ténèbres, ces objets n'étaient pas véritablement meurtriers. Ceci était dû à une protection divine particulière, qui se manifestait de manière remarquable, même au début de la possession.

Gottlieb sentait tout d'abord la présence de ces objets en elle, jusqu'au moment où ces objets devaient sortir. Certains objets sont restés plus de deux ans en elle. Cette protection divine se manifestait aussi de la manière suivante : ces objets étaient toujours pour ainsi dire sous la garde d'un démon, et l'effet de la magie ne se faisait sentir qu'à la suite de mon intervention, surtout lorsque, même sans être présent, je sentais dans mon cœur le besoin de prier pour Gottlieb. D'habitude, avant ou après l'expulsion d'un objet magique, un démon sortait aussi. Je suis fermement convaincu que si jamais je m'étais abandonné à l'incrédulité, par exemple à croire que la prière seule ne pouvait pas accomplir ce qui semblait impossible, Gottlieb aurait été perdue. Je me sentais toujours tellement fortifié que j'avais une pleine confiance en mon Seigneur. Je me fortifiais jour après jour dans la pensée que le combat porterait un coup sensible à la magie noire, et cela me permit de persévérer jusqu'au bout.

Ce que je viens de dire est le fruit de nombreuses expériences, observations et réflexions constantes sur ces phénomènes bizarres. Je ne peux pourtant pas m'empêcher d'aller plus loin dans les conclusions auxquelles j'avais peu à peu abouti, et qui me permettaient de comprendre assez clairement le domaine de la magie.

D'après ce qui précède, je peux dire que j'étais en présence de l'action commune d'un homme décédé, et d'un homme vivant, exerçant tous deux la magie. Car il est possible, comme nous l'avons dit plus haut, qu'un homme puisse être lié en esprit par Satan, par

l'exercice de la divination, même sans le savoir ni s'en rendre compte. Il en résulte que son esprit (qui reste une énigme psychologique) peut être absent de son corps, même si apparemment son âme reste présente. En esprit, cet homme est mis en rapport et en association avec d'autres hommes, liés de la même manière, ainsi qu'avec les esprits de personnes décédées, qui s'étaient aussi plus ou moins liées de leur vivant. En principe, ce sont ces dernières qui exercent la magie, alors que les premiers sont chargés de fournir les matériaux nécessaires. Et c'est contre leur volonté que ces personnes vivantes doivent servir Satan en esprit, comme on pouvait en conclure d'après certaines déclarations des démons. Car ces personnes sont liées par l'exercice de la magie, ainsi que par le fait de dire des jurons, ou de commettre les péchés grossiers de la chair. Ces liens semblent être de nature différente selon la gravité des péchés de divination.

Enfin, je fus amené à imaginer une sorte de complot diabolique, par lequel Satan chercherait à écartier peu à peu les hommes de Dieu par la ruse, afin que le royaume de Satan se répande partout, et que le Royaume de Christ disparaisse. Les puissances des ténèbres disposaient là d'atouts d'autant plus grands que tout se passait dans le plus grand secret, et que dès que quelque chose se manifestait ou devenait public, personne n'avait la moindre intention d'y faire face avec courage et avec foi. La plupart de ceux que l'on appelle sorciers et sorcières, auxquels on attribue toutes sortes de malheurs, maladies, plaies humaines ou animales, sont dans cet état sans qu'ils s'en doutent. Tout au plus éprouvent-ils de temps en temps le sentiment de ce qu'ils font en esprit, sans

pouvoir l'expliquer. Ce sont donc, de toutes manières, des êtres extrêmement malheureux. Par conséquent, le fait d'accuser un être vivant constitue en général un manque de charité, ce qu'il faut éviter dès le début. Cela n'aboutit à rien, parce que ceux qui sont ainsi accusés sont souvent tout-à-fait innocents.

Lors de procès de sorciers, lorsqu'on voulait les faire avouer sous la torture, ils se considéraient le plus souvent comme innocents, même s'il n'en était pas toujours ainsi. Je remercie Dieu de ce que, dès le début, j'eus le principe de ne permettre à aucune pensée d'accusation de venir en moi, et de ne considérer personne comme j'aurais peut-être pu la considérer. Si j'avais fait cela, je me serais moi-même placé dans une affreuse confusion, et Satan aurait été le vainqueur.

Cependant, si l'homme lié n'a pas normalement conscience de ce qu'il fait en esprit, ou de ce qu'il est forcé de faire, il n'en résulte pas qu'il ne soit pas responsable de ses actes. Il l'est déjà par le fait que le péché de divination est à l'origine de son lien et que, même en esprit, il reste libre de se donner toujours davantage à Satan.

Tous ces liens, avec leurs conséquences, peuvent cependant disparaître, pourvu que cet exercice de la divination soit reconnu, et confessé avec repentance comme étant l'un des péchés les plus graves, car il viole directement le premier commandement et entraîne un éloignement effectif de Dieu.

Mais il faut se repentir des péchés de divination au cours de sa vie terrestre. Si on ne le fait pas, c'est parce que l'on ne craint aucun danger. Ou bien, si l'on éprouve quelque horreur inexplicable, on ne prend pas conscience de la gravité du danger. Dans la plupart des cas, le lien continue alors après la mort. L'homme trompé et pris par la ruse du diable réalise alors la vérité. Mais il reste encore libre de se donner entièrement au service de Satan, ou de refuser. Dans le premier cas, il devient véritablement un esprit de magie, envoyé par Satan pour faire le mal de différentes manières, dans le corps ou dans les possessions des hommes. Et ils sont aidés dans cette tâche par d'autres magiciens vivants.

Le but de ces tourments n'est autre que d'opprimer les hommes à un point tel que ceux-ci soient à leur tour incités à recourir à des moyens superstitieux ou idolâtres, afin d'être liés. C'est ainsi que beaucoup d'épreuves qui frappent l'homme ressemblent aux souffrances de Job. Elles sont permises par Dieu pour voir si l'homme est décidé ou non à bénir Dieu. Oh ! Comme les hommes vivent et agissent avec une assurance trompeuse !

La sorcellerie pratiquée par les vivants comprend d'ailleurs plusieurs étapes. Tout en bas de l'échelle, on trouve ceux qui se laissent utiliser, et qui sont liés sans en être conscients par la suite. L'échelon suprême est représenté par la magie noire proprement dite, où l'homme sert Satan en pleine connaissance, et où Satan lui confère ses pouvoirs. Entre ces deux extrêmes, on trouve ceux qui utilisent ou qui font commerce des divers moyens magiques, et qui ac-

ceptent de se laisser utiliser, en procédant en général selon les instructions d'ouvrages imprimés, assez largement diffusés dans la population. Ces ouvrages sont en fait une révélation satanique, ou résultent de traditions.

Dans cette dernière catégorie, les magiciens peuvent conserver longtemps l'illusion d'être des bienfaiteurs de l'humanité. Ils peuvent même avoir la réputation d'être d'une grande piété. Ils peuvent prononcer des formules et procéder à des manipulations. Mais ils ont toujours mauvaise conscience. Ils s'enfoncent cependant de plus en plus dans ces pratiques païennes, et courent toujours plus le risque de devenir de véritables magiciens noirs. Ceux qui en sont les plus proches sont ceux qui, tout en étant peut-être toujours trompés, reçoivent directement l'assistance d'esprits diaboliques. Ils les interrogent pour connaître le nom et l'âge des personnes en détresse, ou pour recevoir des consultations et des conseils. Ces démons leur apparaissent à l'aide de divers moyens, ou par le recours à un miroir visible ou invisible, et ils répondent aux questions qui leur sont posées. Bien entendu, ces puissances des ténèbres n'agissent pas de manière entièrement désintéressée. Même des chrétiens en arrivent ainsi à chercher conseil auprès de Belzébub (2 Rois 1).

Ceux qui pratiquent la véritable magie noire ont conclu un pacte formel avec le diable. Ceci peut se passer individuellement, ou en association, dans certaines sociétés secrètes. Dans les deux cas, l'engagement est scellé par le sang, qui est prélevé en s'égratignant le doigt ou une autre partie du corps, et qui

est utilisé pour faire une signature. Certains contrats particuliers peuvent être conclus avec Satan de manière formelle, sans que la personne en garde toujours le souvenir. D'autres fois, cet engagement peut être conclu en esprit, et l'homme peut ne pas en garder le souvenir dans sa conscience.

Ceux qui pratiquent la magie noire recherchent principalement le bonheur, la satisfaction de leurs convoitises, la richesse, et la protection de leur corps. Les arts qu'ils pratiquent sont très divers. Ils peuvent par ces moyens se procurer de l'argent, se rendre invisibles, rendre invisibles des objets matériels, comme nous l'avons vu plus haut, ou effectuer en peu d'instant des déplacements de plusieurs centaines de kilomètres, en gardant toute leur conscience. Ils peuvent aussi tuer des hommes à de très grandes distances, et projeter des énergies violentes qui peuvent causer la mort inattendue des hommes les plus sains. Ils peuvent même provoquer des incendies en restant invisibles.

Je laisse naturellement chacun libre de croire toutes ces choses. J'ai acquis pour ma part l'horrible certitude de leur réalité. Mais un combat mené dans la foi en Celui qui a écrasé la tête du serpent et vaincu ces puissances des ténèbres, ne pouvait manquer d'être victorieux ! Plus grand encore est notre Seigneur !

CHAPITRE 11

Les remarques précédentes sont fondées en partie sur des faits observés au cours de mon combat, en partie sur des déclarations éparses et diverses faites par certains démons, qui cherchaient ou avaient trouvé leur libération, et en partie sur des expériences ou des constatations ultérieures, de nature psychologique, qui ne manquèrent pas de se présenter à mes yeux, dès lors qu'ils eurent été ouverts à ces réalités.

Peut-être pourrait-on me reprocher de faire trop de recherches, et de trop laisser courir une imagination rêveuse. Cependant, je n'avais vraiment pas le temps de m'occuper d'imaginations fantaisistes. Pensez que je devais assurer ma fonction, à laquelle je consacrais constamment toute mon attention, surtout ces dernières années, que ce soit à l'assemblée principale ou à l'annexe. Les rapports paroissiaux le prouvent. D'autre part, je continuai à enseigner avec succès au sein de mon assemblée, tout au long de ces deux années de combat, ou presque, ce qui exigeait de ma part du temps et le moral le plus élevé.

Pendant tout ce temps, je devais aussi écrire des articles mensuels pour des missions publiques, ou pour des périodiques de Barth destinés à la jeunesse, ainsi que des papiers sur les apparitions et les effets de lumière. En outre, je travaillais à un petit manuel d'histoire du monde, et à un autre ouvrage d'histoire et de géographie missionnaires. Ce dernier manuel

me prenait tous mes moments libres, et j'étais submergé par des flots de littérature missionnaire allemande, anglaise et française. Cet ouvrage vient d'être publié.

Je ne pouvais pas non plus rester inactif devant le remue-ménage provoqué dans notre pays par un nouveau recueil de cantiques et une nouvelle liturgie. J'ai publié des articles à ce sujet et j'ai même, à deux reprises, mis au point les volumineux projets d'un nouveau recueil de chœurs, en recherchant et rassemblant avec beaucoup de peine des mélodies et chœurs anciens. Afin de susciter un intérêt nouveau pour le chant choral, j'ai fait imprimer un recueil, après avoir dû me former pour ce but dans le domaine de la composition musicale.

Par ailleurs, j'ai organisé l'été passé un camp de formation d'enseignants, en tant que directeur de conférences scolaires, en partie sur le thème de l'application de la grammaire allemande dans les écoles primaires, et en partie sur le thème de la vie de l'apôtre Paul, tout en distribuant constamment aux enseignants des articles sur ces thèmes.

J'ose mentionner tout cela, et je suis sûr que l'on ne m'en voudra pas, pour prouver que, justement à cette époque, je n'avais pas de temps libre, et que je ne cherchais pas à m'attacher à des rêveries exagérées. Quiconque veut bien examiner même brièvement les activités mentionnées pourra difficilement m'accuser de développer une imagination malade.

J'ai constamment recueilli des impressions directes. Je ne les pas comprises pendant longtemps, mais je les gardais en attente, jusqu'à ce qu'elles se rassemblent dans mon esprit, et se replacent d'elles-mêmes dans leur effroyable contexte. Ce n'est qu'à la fin de cette histoire que les détails et l'ensemble devinrent clairs pour moi. Je me dirige donc à présent sans tarder vers cette conclusion. Toutefois, afin d'être bien compris, il est nécessaire que j'expose à nouveau une vue d'ensemble.

Gottlieb était depuis des années une personne décidée et solide, bien établie dans la foi chrétienne. Comment donc avait-elle pu être l'objet d'un si grand nombre d'attaques sataniques aussi horribles ? Ceci était une énigme pour beaucoup de ceux qui entendaient parler de cette affaire. Pour tenter de résoudre cette apparente énigme, je raconterai à présent certaines choses du passé de Gottlieb, qu'elle m'apprit elle-même, de manière décousue et presque par hasard, et que je finis par trouver dignes d'intérêt. Mais cela va encore nous entraîner dans des choses incroyables. Que l'on veuille bien m'excuser le style direct que j'emploie, et qui m'est plus commode pour mon récit.

Gottlieb me raconta que dès son enfance certaines circonstances démontrèrent qu'elle avait fait l'objet de tentatives visant à l'entraîner dans les liens de la magie. Je regrette d'aborder maintenant ce que l'on attribue habituellement à des superstitions ou à des fables. Je suis contraint de ne plus tout-à-fait rejeter ces choses.

Peu après sa naissance, Gottlieb faillit être enlevé de manière invisible. Sa mère, décédée il y a dix ans, lui avait souvent raconté qu'elle avait l'habitude de prendre l'enfant à côté d'elle dans son lit. Pendant son sommeil, elle avait éprouvé une brusque inquiétude quant à sa fille. Elle s'était réveillée, et ne sentant pas son enfant à ses côtés, elle s'était écriée : « Seigneur Jésus, mon enfant ! » Quelque chose était alors tombé à terre à la porte de la chambre, et c'était le bébé. La même chose s'était produite une autre fois, de manière analogue.

Certaines légendes parlent d'enfants qui ont été échangés. Si ces faits ont quelque réalité, il semble que ce soit dans le but de les faire tomber entre les mains de magiciens, pour être initiés dès leur plus jeune âge à tout le domaine de la magie. Toutes ces choses ont une apparence de superstition, et n'avaient jamais eu de signification pour moi. Mais elles sont devenues réelles lorsque j'appris ce qui était arrivé à Gottlieb.

Peu après, l'enfant fut en contact avec une cousine, que l'on craignait, car elle avait la réputation d'être méchante. Elle dit à l'enfant, alors âgée de sept ans : « Lorsque tu auras dix ans, je t'apprendrai quelque chose de bien. » Apparemment, cet âge ouvrait la possibilité d'une initiation à la magie. Elle lui dit aussi : « Si seulement tu ne t'appelais pas Gottlieb (« Qui aime Dieu », en allemand), et si tu avais d'autres parents, j'aurais pu te procurer de grands pouvoirs dans ce monde. »

Déjà pourtant, de telles phrases semblaient suspectes à l'enfant. En y réfléchissant silencieusement en elle-même, elle se souvenait à chaque fois de ce passage : « Notre Seigneur est grand. Grande est Sa puissance, et insondable est Son règne. » Elle gardait la pensée que c'était donc Dieu seul qui dirigeait le monde.

Cette cousine mourut lorsque l'enfant n'était âgée que de huit ans. Cependant, on avait déjà souvent utilisé, lors de maladies survenues à cet enfant, des moyens occultes ou touchant à la magie. Cela provoqua chez elle des liens, comme c'est le cas pour d'autres. C'est en raison du manque de connaissance des gens que ces habitudes se pratiquent.

En raison de ses capacités spirituelles, l'enseignement donné par le pasteur Barth porta beaucoup de fruits dans son cœur. Sa crainte pure de Dieu la préserva des liens plus profonds de la divination. Avertie par ses pieux parents, elle évita très tôt tout ce qui touchait à ce domaine.

Pourtant, en considérant les effets de sa maladie d'origine démoniaque, elle était tout de même déjà liée, au point que les puissances des ténèbres, fidèles à leur principe, avaient décidé qu'elle devait être séduite en esprit, pour le malheur des autres. Mais elle n'en avait pas l'idée ni le sentiment, comme c'est toujours le cas lorsqu'il s'agit de liens minimes.

Cependant son esprit, en raison de ses capacités propres, se révolta contre les prétentions des puissances des ténèbres, ce qui attira contre elle leur

haine. Tout se passait comme si une tension se créait entre elle et le royaume des ténèbres. Ce dernier, en accord avec ses principes, la poursuivit comme une hérétique. Il s'agissait donc pour Satan soit de la séduire véritablement, pour l'entraîner dans la magie la plus noire, ce qui était pour lui la seule garantie de la tenir véritablement en son pouvoir, soit de la faire disparaître de ce monde, afin que la résistance de Gottlieb n'entraîne aucun inconvénient pour le royaume des ténèbres.

C'est ainsi que la tâche de Gottlieb, comme la mienne plus tard, fut de conserver la FIDELITE et la FOI. Fidélité dans sa résistance à tout péché d'idolâtrie, et foi en la puissance protectrice de Dieu envers Ses fidèles, même si tout l'Enfer se déchaînait. Gottlieb se maintint journallement dans ces deux attitudes, et le fait d'avoir été protégée jour après jour, sans qu'elle ait une perception réelle de l'importance de cette protection, lui apparaît à présent comme le plus grand des miracles qui se sont opérés en elle.

Elle était directement assaillie par la tentation de s'adonner à la magie. Comme elle était très pauvre, cette pauvreté devait être son point faible. En février 1840, alors que ses deux parents étaient déjà décédés, et qu'elle demeurait déjà dans la maison décrite plus haut, il arriva un jour qu'il ne lui resta plus qu'un peu de pain, pour ses sœurs, son frère et elle-même. Par ailleurs, il ne lui restait plus qu'une seule pièce de monnaie. Munie de celle-ci, elle se mit en route pour aller chercher un pot de lait. En chemin, elle se dit : « Si seulement tu avait une pièce de plus, tu pourrais aussi rapporter du sel pour une soupe. » Tout-à-

coup, elle sentit deux pièces dans sa main. Cette expérience la laissa mal à l'aise, parce qu'elle se souvint de certaines légendes qui couraient sur l'argent magique, et elle se demanda avec inquiétude avec laquelle de ses deux pièces elle devait payer le lait. Heureusement, on lui en fit cadeau, et elle put s'en retourner avec les deux pièces. Elle parvint à un fossé rempli d'eau. Son angoisse avait alors tellement augmenté qu'elle jeta les deux pièces dans l'eau et s'écria : « Non, Satan ! Tu ne m'auras pas encore de cette manière. Dieu va me faire sortir de cette situation ! » Ayant fait cela, elle se sentit toute légère. Cependant, en entrant dans sa chambre, elle trouva le sol couvert de pièces d'argent. Elle fut effrayée, et elle les poussa du pied pour s'assurer de leur réalité. Elle entendit leur son, vit clairement leur forme, et dut se rendre à l'évidence que c'était bien de l'argent.

Mais d'où provenait cet argent ? A cette pensée, elle ne put que s'effrayer, car cette manière curieuse de recevoir de l'aide ne lui semblait pas divine. Elle sortit de la pièce, puis y pénétra de nouveau pour voir si elle n'avait pas eu une hallucination. Mais la pièce était bien jonchée de monnaie d'argent, alors qu'il n'y avait rien dans l'autre chambre. Puis un garçon d'environ quatre ans arriva, et elle lui dit : « Entre dans la pièce. Ce que tu y trouveras t'appartient ! » Il revint, en disant : « Petite cousine, je n'ai rien trouvé ! » Elle s'en assura, et les pièces d'argent avaient vraiment disparu.

Cela se produisit très fréquemment. Mais la seule idée de toucher seulement l'une de ces pièces lui donnait des frissons, et elle préférait rester dans la plus

grande pauvreté, plutôt que de se faire enrichir par le diable, selon sa propre expression. Même au début de ses liens, des tentations de ce genre se présentèrent souvent à elle. Avant d'être moi-même au courant de ce qui précède, j'entendis souvent les démons parler par sa bouche, et dire : « Pourquoi cette fille ne veut-elle donc rien accepter ? Nous les avons pourtant si habilement disposées à chaque fois ! » La découverte des pièces d'argent que nous venons de mentionner peut avoir un rapport avec ces déclarations.

Lorsque le sol de la pièce fut retourné, elle croyait toujours apercevoir une pièce d'argent brillante, et elle disait qu'elle pensait que nous n'avions pas bien cherché. On ne pouvait pas rejeter entièrement la possibilité de trouver de l'argent, parce que le bruit courait que 300 thalers avaient été volés quelque part par l'ancienne propriétaire de la maison. Et, en présence de cette dernière, nous avons fouillé une nouvelle fois, dans l'espoir de mettre fin, par la même occasion, à la hantise de Gottlieb. Mais elle tomba profondément évanouie, au moment précis où elle indiqua l'endroit où se trouvait l'argent, ce qui démontrait clairement qu'il s'agissait là encore d'une ruse satanique. Pour que les puissances des ténèbres atteignent leur but, nous avons plus tard pensé qu'il fallait qu'elle découvre secrètement cet argent et qu'elle le garde. Car, dans ce domaine, le mystère et le plus profond secret favorisent la puissance des ténèbres.

Par la suite, pour citer ce que disaient les démons, il était encore plus souvent question de ruses sem-

blables utilisées par Satan pour entraîner des âmes dans la perdition. Et les moyens employés par ceux qui pratiquent la magie noire pour se procurer cet argent sont trop horribles pour que j'accepte de les raconter. J'évite aussi de donner des détails qui ne sont pas importants pour comprendre mon histoire.

Comme je n'avais jamais une confiance absolue en ce que disaient les démons, j'omettais en général de tout écouter. Seul le contexte qui se dégagait par la suite me permettait de diriger mon attention sur certains faits qui n'avaient pas été considérés auparavant. Ce fut aussi le cas à propos de ce qui suit.

Lorsque les tentatives faites pour détourner Gottliebin de Dieu se furent avérées vaines, le serpent se montra encore plus rusé. Un jour qu'elle et sa famille manquaient à nouveau de nourriture, elle aperçut sur la table une manche de chemise d'homme remplie de farine, ainsi qu'une pièce d'argent enveloppée dans du papier, et posée sur la manche. A cause de ce qui s'était passé auparavant, Gottliebin était devenue prudente, et elle ressentit cette fois encore une impression bizarre. Cependant, elle décida en elle-même que cela ne pouvait pas être quelque chose de mauvais, car elle en avait besoin. Elle garda donc l'argent et la farine, non sans remercier Dieu. Mais, malgré toutes ses recherches, elle ne parvint pas à découvrir qui lui avait donné ces choses.

Elle attribuait à cette farine la plupart des actes de sorcellerie qui se sont manifestés en elle, et pensait qu'elle en avait rendu d'autres possibles. En effet, un démon mentionna plus tard que tout cela était

une ruse diabolique, et qu'elle n'aurait pas dû utiliser cette farine.

Si l'on veut bien croire cette affaire, qui présente bien des aspects redoutables, on doit en déduire qu'il existait un plan qui visait des objectifs plus ambitieux. Même si l'utilisation de cette farine avait eu les effets apparemment les plus néfastes, cela ne pouvait pas être considéré comme un péché, ni comme une cause de perdition, parce que les sentiments et la volonté de Gottliebin étaient restés droits. Mais l'épreuve de la foi avait atteint à présent un plus grand degré de difficulté.

Tout ce qui précède permet dans une certaine mesure de donner la clef de toute l'histoire. Il s'agissait tout d'abord d'une âme qui résistait à Satan, mais qui se sentait liée au dedans d'elle. D'un côté, elle sentait qu'elle était liée à Satan avec une certaine puissance et, d'un autre côté, elle recherchait la présence de Dieu. Pour être débarrassée de ses liens sataniques, elle devait passer par des épreuves de fidélité et de foi. C'est ainsi qu'un combat s'est engagé, qui prit une extension et une amplitude de plus en plus grandes. Car les puissances des ténèbres ne voulaient pas céder. En effet, dans le royaume des ténèbres, les enfants du diable sont également solidaires les uns des autres, et leur succès réside dans la plus étroite cohésion. L'enjeu dépassait donc la personne de Gottliebin.

Tout l'Enfer pouvait donc être peu à peu concerné, car ce combat pouvait être pour ces puissances des

ténèbres l'occasion de recevoir un coup dont les conséquences n'auraient pas été négligeables pour elles.

Gottlieb in avait fait preuve de fidélité et de foi, au début de son combat. Par la suite, cette exigence de fidélité et de foi me fut demandée à mon tour. C'est-à-dire qu'il ne fallait à aucun prix que je laisse celle qui était ainsi attaquée devenir une proie de Satan. Cela ne fut possible que par l'unique moyen de la prière, que j'adressais à l'invisible puissance divine.

Satan cherchait constamment à détruire la vie de Gottlieb in, déjà pour la seule raison que le secret de cette ruse diabolique se découvrait de plus en plus, ce qui semblait avoir particulièrement révolté les démons. Mais il y avait une autre raison : cette puissance satanique de sorcellerie était contre-attaquée par les moyens appropriés, ce qui lui faisait courir le danger d'être anéantie pour toujours. C'est ce qui est apparu par la suite dans ce que j'ai observé, au cours de circonstances presque violentes. Il semblait donc de plus en plus nécessaire à ces puissances des ténèbres, si elles voulaient survivre, d'éliminer la personne de Gottlieb in. Mais il était particulièrement évident, en ce qui concernait ce dernier point, que toute cette puissance magique occulte s'épuisait dans ses assauts directs contre Gottlieb in. Pour relever cette puissance, il fallait que Gottlieb in meure. Et de nouveaux bataillons (que l'on veuille bien excuser cette expression) étaient sans cesse lancés dans le combat, car le décès de Gottlieb in aurait permis d'éviter la suite de la bataille.

Mais le courage et la force grandissaient aussi en moi. De mon point de vue, il s'agit là du plus grand miracle, et je considère cela comme une grâce qui m'a été directement accordée par Dieu pour ce combat. Ces bataillons démoniaques étaient voués à la honte. L'un après l'autre, les remparts de la magie devaient s'écrouler, jusqu'à ce que le coup décisif leur soit porté à la fin, lorsque le chef de toutes ces forces sataniques sembla entrer en scène.

J'écris ici des phrases difficiles à admettre, mais Celui qui fut mon casque et mon bouclier, et qui sonde mon cœur, sait à quel point je les écris lentement et sans plaisir, et combien j'ai eu du mal à mettre ce récit par écrit, en raison justement de la signification apparente de ce combat. Je ne pouvais pas me taire, même si tout ceci ne devait pas apparaître comme un mystère insensé.

Les attaques contre la vie de Gottlieb devinrent plus horribles presque jour après jour. Et parce que toute cette mise en scène diabolique avait pour but de la faire mourir, elle était aussi très souvent tentée de se suicider, bien que n'en étant pas habituellement consciente.

Outre ce qui a déjà été raconté plus haut, elle s'est pendue une fois dans la forêt à l'aide de son foulard. Dans un état d'inconscience, elle empila des pierres pour pouvoir se pendre d'assez haut, et noua le foulard assez habilement à l'arbre. Elle pendait déjà lorsque le foulard se déchira, et sa violente chute lui fit retrouver ses esprits. Ce même soir, avant que je fus informé de cet événement, un démon s'écria par sa

bouche : « On n'arrive pas à supprimer cette fille ! Elle s'est pendue, et il a fallu que son foulard se déchire ! » De véritables hématomes apparurent plus d'une fois, et elle semblait près de la mort. Parfois, elle paraissait même être déjà morte. De même, quand elle était prise de convulsions, il arrivait souvent que sa respiration et son pouls s'arrêtent pendant plusieurs minutes, et que les marques de la mort apparaissent sur son visage. Une fois (je le raconte entièrement, sachant que l'on aura du mal à l'admettre), elle voulut se transpercer la peau de l'abdomen pour en faire sortir une aiguille, alors qu'elle était à demi-consciente. Elle semblait prendre plaisir à fouiller l'intérieur de son corps avec un couteau, jusqu'à ce que son estomac soit percé, et que la nourriture qu'elle avait consommée s'écoule par l'ouverture.

Ses amies en témoignèrent, et le médecin constata la blessure, à un moment où elle était encore assez visible pour attester la véracité de ce récit. Mais, comme elle n'avait pas agi de sa propre volonté, la blessure ne pouvait pas être mortelle si, là encore, la foi n'avait pas saisi la tout-puissance de Dieu. Une fois, toutes ses blessures, y compris cette dernière, se réouvrirent subitement, et elle se trouva dans un danger extrême. Je le perçus, dans cette foi qui ne me laissait jamais abattre. Lorsque, profondément émue, son amie se précipita chez moi pour me dire que chaque minute perdue pouvait être fatale, je tombai à genoux avec consternation et fis une prière hardie. Cette fois-ci, je ne voulus même pas faire au diable l'honneur de me rendre auprès de Gottlieb, tellement je me sentis rempli de force en cet instant. Mais je lui fis demander, par l'intermédiaire de son

amie, qu'elle se lève pour venir chez moi, en l'assurant qu'elle le pourrait par la foi.

Il ne fallut pas longtemps pour que je l'entende monter dans l'escalier. Personne cependant n'a pu ressentir ce que j'éprouvai en cet instant. Là aussi, comme toujours, il fallut encore plusieurs jours pour qu'elle soit complètement guérie.

Sans parler de tout ce qu'il me faudrait encore raconter, je veux seulement citer ce qu'a dit un démon, qui prétendait être un médecin décédé il y a quarante ans à Hambourg, et qui a aussi donné son nom. Il aurait introduit dans Gottlieb, par des moyens magiques, pas moins de six mesures de poison. Ceci pouvait expliquer que tout le sang qu'elle perdait, et tout liquide qu'elle vomissait, dégageaient une odeur forte et extrêmement pénible à supporter, que je ne pus comparer à rien de semblable. Je ne constatai la même chose que plus tard, chez un garçon possédé qui se croyait empoisonné. Dans tous ces cas, comme dans des cas analogues, le Nom de Jésus était vainqueur. Il suffisait parfois de citer simplement la promesse donnée dans Marc 16, ou les versets de Philippiens 2 : 9-11 (« C'est pourquoi aussi Dieu l'a souverainement élevé, et lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et sous la terre, et que toute langue confesse que Jésus-Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père »).

CHAPITRE 12

La fin, attendue, de cette histoire, se produisit au cours de la période de Noël dernier, du 24 au 28 décembre 1843, alors que tout ce qui s'était passé auparavant semblait encore une fois s'accumuler. Le pire était qu'à cette époque l'action des puissances des ténèbres sembla s'étendre au frère à moitié aveugle et à une autre sœur de Gottlieb, Katharina.

J'eus donc à faire face à un combat désespéré concernant ces trois personnes, et l'on pouvait clairement constater les relations sur le plan intérieur. Il ne m'est plus possible de raconter tous les détails. Tout cela était trop complexe pour que je le garde en mémoire. Mais ce furent des jours que je ne voudrais pas revivre. Car j'avais atteint le point où je dus mettre tout en jeu, pour ainsi dire, comme s'il s'agissait de vaincre ou de mourir.

Malgré l'intensité de mes efforts, je sentais une protection divine. Je n'éprouvais pas la moindre fatigue ni attaque, pas même après quarante heures de veille, de jeûne et de combat.

Le frère fut le premier à recouvrer sa liberté, de telle manière qu'il put par la suite fournir une aide efficace. Les principales attaques ne concernaient pas Gottlieb qui, après les combats précédents, semblait complètement libérée, mais sa sœur Katharina. Celle-ci n'avait jamais vécu ce genre d'expériences auparavant. Mais elle devenait à présent tellement

enragée que l'on ne pouvait la maîtriser qu'avec peine. Elle menaçait de me déchirer en mille morceaux, et je n'osais pas m'approcher d'elle. Elle tentait sans cesse de déchirer son corps de ses propres mains, selon son expression, ou encore elle guettait autour d'elle avec malice, comme si elle voulait faire quelque chose d'horrible à ceux qui la tenaient. Tout en faisant cela, elle haletait et pleurnichait si violemment que l'on aurait cru que des milliers de contestataires vociféraient par sa bouche.

Ce qui était le plus frappant, c'était qu'elle restait pleinement consciente. On pouvait parler avec elle. Elle nous faisait aussi de sévères recommandations, disant qu'il lui était impossible de parler ou d'agir autrement, et demandant qu'on la tienne bien fermement, afin qu'elle ne cause aucun mal.

Elle conservait de tout ce qui s'était passé certains souvenirs, même de ses affreuses tentatives de meurtre, et cela la déprimait à un tel point que je dus m'occuper particulièrement d'elle pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que ses souvenirs se dissipent peu à peu, après avoir prié avec zèle et persévérance. En outre, le démon se fit entendre par sa bouche. Cette fois-ci, il ne se présenta pas comme l'esprit d'un homme décédé, mais comme un ange noble de Satan, comme une autorité suprême de la magie, qui avait reçu tous pouvoirs de Satan, et à l'initiative duquel ces œuvres diaboliques avaient proliféré dans les directions les plus diverses, pour l'avancement du royaume des ténèbres. Mais c'est à lui à présent que le coup de grâce devait être donné, en ce sens qu'il lui fallait mainte-

nant aller dans l'abîme. A cause de cela, Gottlieb in devait peu à peu être vidée de tout son sang.

Tout-à-coup, vers minuit, ce fut comme s'il voyait s'ouvrir devant lui l'abîme et la fournaise. Alors, à plusieurs reprises, un hurlement de désespoir sortit de la gorge de la sœur de Gottlieb in. Ce hurlement dura bien un quart d'heure. Il était d'une puissance à faire s'écrouler la maison. Rien n'était plus horrible, et la moitié des habitants du village n'ont pas manqué d'entendre ce cri, non sans un effroi particulier.

Katharina fut saisie d'un tremblement si violent que tous ses membres furent secoués. Si ce démon semblait incarner la peur et le désespoir, son obstination n'était pas moins extraordinaire. Car il mettait Dieu au défi d'accomplir un signe. Il prétendait qu'il ne sortirait pas tant qu'un signe du ciel n'aurait pas ébranlé toute la localité. Il ne voulait pas abdiquer aussi vulgairement que de simples esprits de pécheurs, mais il lui fallait en quelque sorte aller en Enfer avec les honneurs. Il serait difficile de trouver par ailleurs un tel mélange sinistre de désespoir, de méchanceté, d'obstination et d'orgueil. Cependant, dans le monde invisible, sa chute attendue semblait se préparer de plus en plus rapidement.

Finalement, l'instant le plus saisissant se produisit. Il est impossible de se l'imaginer avec assez d'exactitude, à moins d'en avoir été un témoin oculaire direct.

A deux heures du matin, l'ange présumé de Satan poussa un hurlement, et Katharina pencha en arrière sa tête et son thorax, contre le dossier de la chaise. Une voix que l'on n'aurait jamais pensé pouvoir sortir d'une gorge humaine se mit à hurler ces mots : « Jésus est vainqueur ! Jésus est vainqueur ! »

Ces mots résonnèrent au loin. Ils furent entendus par de nombreuses personnes, leur laissant une impression inoubliable. A présent, la force et la puissance du démon semblaient brisées, chaque instant davantage. Il devint plus calme et plus silencieux, fit de moins en moins de mouvements, et disparut finalement de manière imperceptible, comme s'éteint la flamme d'un mourant. Il était toutefois huit heures du matin.

Nous arrivions au moment où ce combat de deux ans touchait à sa fin. Je le sentais avec tellement de certitude et de précision que, le lendemain, un dimanche, au lieu de prêcher sur le cantique de Marie, je ne pus m'empêcher de faire remarquer ma joie triomphante.

Bien entendu, il resta encore certaines choses à régler, mais ce n'étaient que les décombres d'un bâtiment écroulé. Je n'ai presque plus eu à m'occuper du frère à moitié aveugle, un homme modeste et humble, et un chrétien très compréhensif qui avait beaucoup de foi et de force dans la prière. Les attaques de Satan contre lui n'ont guère été remarquées par d'autres personnes. Katharina eut encore de temps à autre des mouvements saccadés, dûs à son moral extrêmement atteint. Cependant, elle fut entièrement

rétablie à son tour. Je voudrais aussi dire que ce qui lui est arrivé ne fut connu de personne. Gottlieb fut aussi l'objet d'un petit nombre de manifestations pendant quelque temps. Mais ce n'étaient que des essais infructueux des puissances des ténèbres, en rapport avec ce qui s'était passé. Cela ne retint pas beaucoup mon attention. Finalement, elle recouvra peu à peu une excellente santé. Toutes ses infirmités antérieures, bien connues des médecins, furent entièrement guéries, y compris sa côte déplacée, son pied plus court, ses maux d'estomac, etc. En outre, sa santé se fortifia et s'affermi de plus en plus. Depuis un bon moment, l'on peut dire qu'elle est à tous points de vue entièrement rétablie, ce qui est un véritable miracle de Dieu.

Ses sentiments chrétiens se sont également enrichis d'une façon réjouissante. Son humilité tranquille, ses paroles solides et raisonnables, prononcées avec décision et modestie, tout ceci lui permet d'être en bénédiction à beaucoup d'âmes.

La valeur de son caractère se démontre le mieux en ceci qu'aucune personne du sexe féminin, à ma connaissance, ne saurait comme elle s'occuper des enfants avec autant de compréhension, d'amour, de patience et de soin. C'est pour cette raison que, le cas échéant, je lui confie mes enfants lorsque nous avons besoin d'aide, de préférence à toute autre personne.

L'année dernière, elle avait déjà travaillé comme enseignante de cours techniques, à la satisfaction de tous. A ce propos, je regarde en arrière avec étonnement, et avec reconnaissance pour la providence et

la protection divines, grâce auxquelles elle ne fut même pas contrainte de manquer un seul cours. A présent qu'une école maternelle doit s'ouvrir, je n'ai pu trouver personne qui soit aussi douée que Goittliebin pour en prendre la responsabilité.

Möttlingen, le 11 août 1844,

Pasteur Johann Christian BLUMHARDT.

POSTFACE

Six ans se sont déjà écoulés depuis la rédaction de ce livre, et le lecteur sera sans doute très curieux de savoir comment se porte à présent Gottlieb.

Je dis tout simplement qu'elle est entrée à plein temps chez moi comme le soutien le plus fidèle et le plus compréhensif de mon épouse, pour le ménage et l'éducation des enfants. Mon épouse peut lui confier et même lui déléguer absolument tout ce qui concerne la gestion de notre ménage, de petite ou de grande importance. Je préfère laisser à d'autres le soin de témoigner de ce qu'elle représente dans notre maison et auprès des personnes qui nous fréquentent. Car je sais que quiconque fait sa connaissance ne peut manquer d'annoncer partout l'estime et l'approbation suscitées par sa personne.

En outre, elle est aussi devenue une aide presque irremplaçable pour moi, auprès de toutes les personnes qui souffrent de troubles mentaux. Car ces personnes éprouvent aussitôt une confiance sans mesure pour elle, de sorte que je n'ai pas besoin de passer beaucoup de temps avec elles.

Par ailleurs, elle ne se trouve pas chez nous en tant que domestique, car elle ne veut recevoir aucun salaire pour tout ce qu'elle fait, mais elle se considère et se sent comme adoptée par nous. Il en a été finalement de même avec sa sœur Katharina et son frère à moitié aveugle, dont nous avons parlé plus haut.

Möttlingen, le 31 juillet 1850,

Pasteur Johann Christian BLUMHARDT